

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

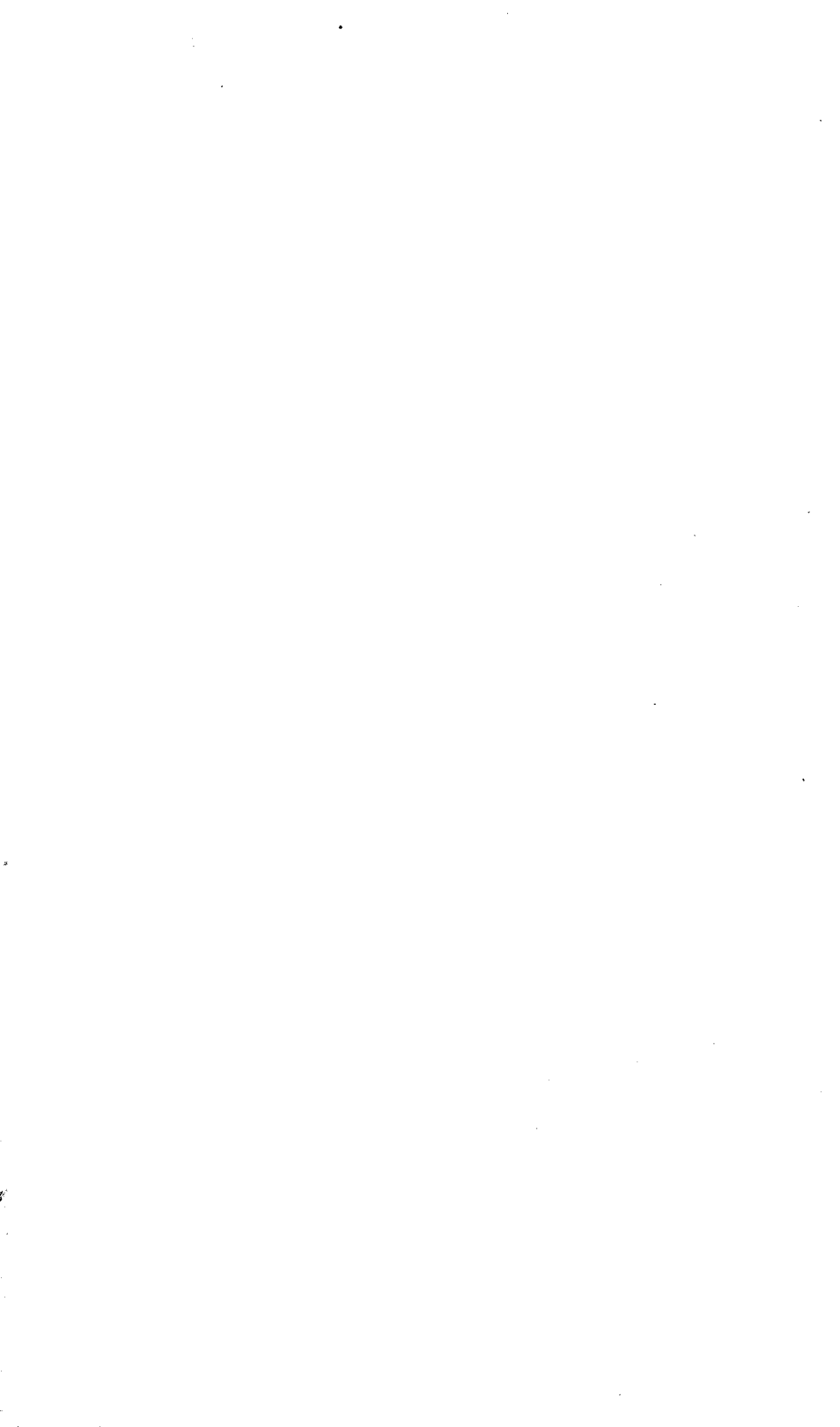
Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

REVUE CANADIENNE.



REVUE CANADIENNE

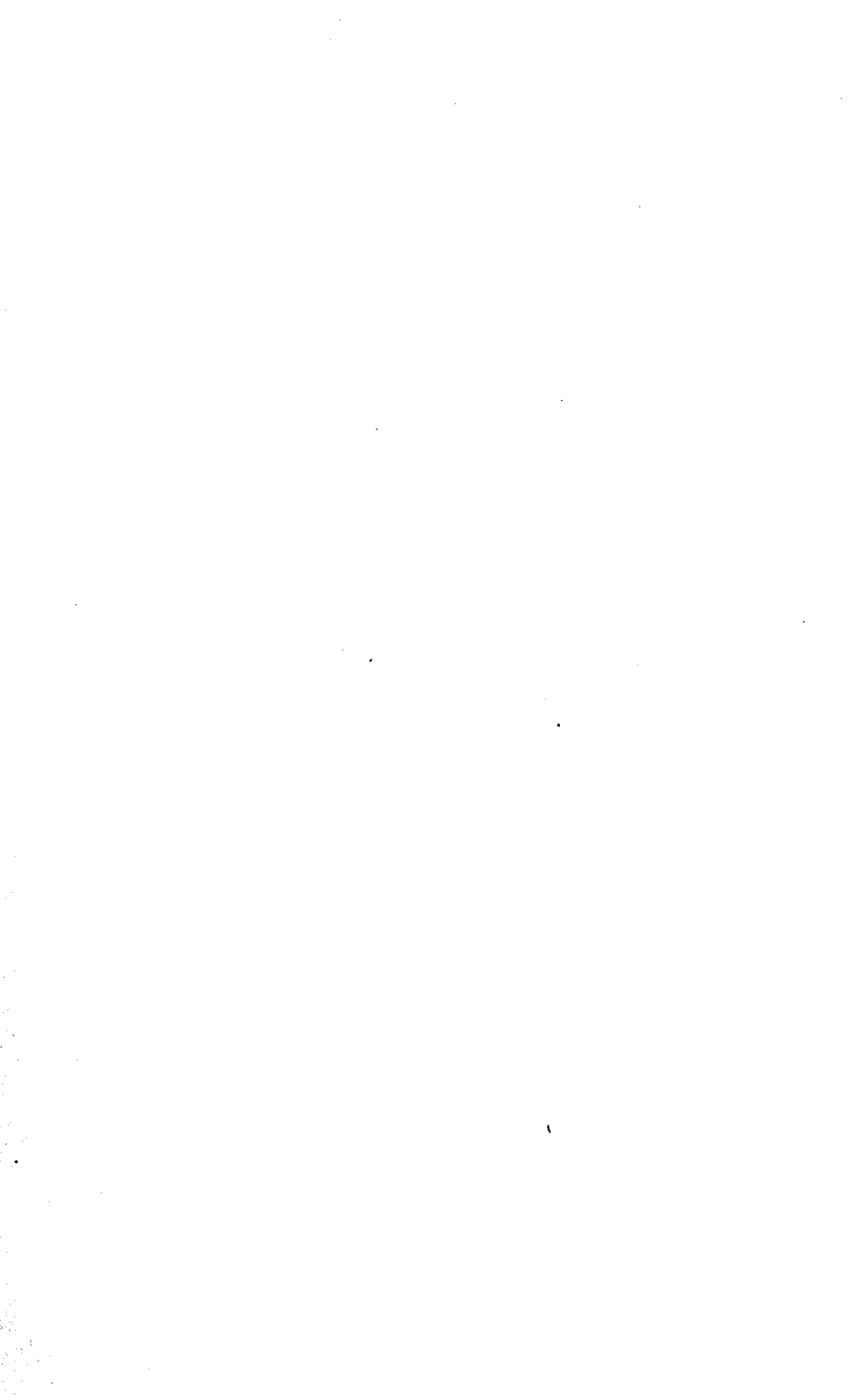
PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES,
ESTHÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION

TOME SEPTIÈME

In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas
ST. AUGUSTIN.

MONTREAL
IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR E. SENÉCAL
N^{os} 6, 8 et 10, Rue Saint Vincent.

1870.



REVUE CANADIENNE

Philosophie, Histoire, Droit, Littérature, Économie sociale,
Sciences, Esthétique, Apologétique chrétienne.

L'ABBÉ PICQUET.

En mai 186., je prenais ma carte de route pour une promenade aux Etats-Unis. Épris de voyage et voulant me nourrir de nouvelles émotions, je croisais la frontière pour vivre un peu de cette vie tourmentée de nos voisins, dont nous sommes en général aux anti-podes.

Je foulai d'abord le sol d'Ogdensburgh, ville coquettement assise sur le St. Laurent et qui, vue du fleuve, offre le plus brillant aspect. Je m'empressai de visiter ses temples nombreux, ses édifices publics, ses usines noirâtres et fumeuses, et j'admirai son gracieux cordon de cottages, si pittoresquement échelonnés sur la tortueuse Oswegatchie, dont le flot va se perdre dans le lit du grand fleuve. Je vis l'animation de cette gent affairée ne parlant que chiffres et colis, et compris combien était fidèle l'expression hardie de M. Ampère, en disant que "cette ville croit à vue d'œil comme croissent les ailes de certains insectes." Je n'oubliai pas de visiter le groupe nombreux de compatriotes qui s'y sont réfugiés. Bon nombre me reçurent avec cordialité et je n'ai pas perdu souvenance de l'empressement avec lequel le bienveillant M. Marceau m'offrit l'hospitalité de son toit. Si j'observai avec bonheur qu'une assez large part des cinq cents familles canadiennes d'Ogdensburgh avaient

bien conservé et leur foi et leur idiôme, je constatai aussi à regret les influences dangereuses du yankéisme agissant sur un certain nombre. Ces malheureux, ils défiguraient la langue de l'étranger en l'accouplant de noms français avec lesquels ils composaient le plus pitoyable patois.

On me conduisit aussi dans la spacieuse église élevée par nos nationaux, desservie par un prêtre canadien, le Révd. Mr. Jeannotte, et près de laquelle se trouve le beau couvent, dirigé par les Sœurs Grises et abritant l'essaim de jeunes filles, avides d'y recevoir l'éducation religieuse.

Ma curiosité de touriste satisfaite, j'interrogeai mes souvenirs et me rappelai que c'était bien sur cette pointe de l'Oswegatchie où, il y a plus de cent ans, l'intrépide abbé Picquet érigeait le vieux fort de la Présentation, pour grouper et convertir les Iroquois que l'on pourrait détacher du parti anglais. Je m'intéressai d'autant plus à la mémoire du digne fondateur d'Ogdensburgh, que je pus flatter mes goûts d'antiquaire, en revoyant quelques ruines séculaires de son vieil établissement.¹ La scène bruyante et animée où mon imagination aimait à se dilater était donc embaumée de mille souvenirs français, qu'on est toujours heureux de pouvoir éveiller à l'étranger.

De retour au pays, je voulus faire plus ample connaissance avec mon héros, je feuilletai maintes histoires et relations, puis j'assemblai ces notes historiques retraçant les principaux faits du célèbre sulpicien. Si elles peuvent intéresser le lecteur, il ne trouvera pas inutiles les souvenirs personnels que je viens d'esquisser, puisqu'ils redisent brièvement combien a grandi l'établissement, dont l'abbé Picquet jetait les humbles assises en 1749.

I

D'après la biographie de l'astronome Lalande,² ami dévoué de l'abbé Picquet, ce dernier naquit le six décembre 1708 à Bourg, en

¹ Il y a bien des années on a réussi en démolissant les murailles à trouver la pierre angulaire des bâtisses du fort. Elle portait l'inscription suivante :

*In nomine † Dei omnipotentis
Huic habitationi initia dedit
Frans. Picquet 1749.*

² Cette biographie est insérée dans les *Lettres Edifiantes et Curieuses*, au volume 26. Elle a été écrite d'après les souvenirs personnels de l'Abbé Picquet et elle a servi à l'auteur de source autorisée où il a puisé la plus de renseignements.

Elle est de la plume de Joseph Jérôme le Français de Lalande, qui a acquis un nom remarquable dans l'astronomie, et a laissé plusieurs ouvrages scientifiques.

Bresse. De bonne heure, il se fit remarquer par sa piété, son ardeur évangélique et les belles facultés de son intelligence. Il semblait né pour la vie apostolique, car dès l'âge de dix-sept ans, il prêcha des missions avec beaucoup de succès et, à l'âge de vingt ans, l'Evêque de Synope, suffragant du diocèse de Lyon, fit en sa faveur une flatteuse exemption, en lui permettant de prêcher dans toutes les paroisses de la Bresse et de la Franche Comté, qui dépendaient de ce diocèse.

Plein de tout l'enthousiasme de son âge, il voulut se rendre aussitôt à Rome, mais l'Archevêque de Lyon lui conseilla d'aller étudier la théologie à Paris. Il suivit cet avis, puis se décida à entrer dans la Congrégation de St. Sulpice. On lui proposa de prendre les nouveaux convertis sous sa protection, mais il fallait plus d'espace au zèle brûlant de cette nature ardente. Comme Fénélon, il rêvait les forêts du nouveau monde pour y promener l'étendard de la foi. Mais à l'encontre du cygne de Cambrai, dont l'évêque Sarlat entrava le pieux projet, il traversa l'océan en 1733, pour aller convertir à la croix les sauvages infidèles du Canada.

L'abbé Picquet se rendit d'abord à Montréal où il passa plusieurs années, travaillant en commun avec d'autres missionnaires. Vers 1740, il alla s'établir au Lac des Deux Montagnes, afin d'y attirer les Algonquins, les Népissings, et les sauvages du Lac Témiscaming. Ce poste était bien choisi et sur la route de toutes les tribus du nord, qui suivaient l'Outaouais, pour venir échanger leurs pelleteries dans le pays. Une mission avait été établie autrefois à cet endroit, mais elle avait été abandonnée. Notre missionnaire était l'homme capable de reprendre l'œuvre inachevée et d'asseoir l'établissement sur des bases solides. Il s'empressa de construire un fort en pierre pour commander les villages des quatre tribus, qui étaient venues y grouper leurs wigwams distincts. Il fit ensuite élever une palissade en poteaux de cèdre, qui entouraient chaque village comme d'une ceinture : elle était de plus flanquée de bonnes redoutes. Le gouvernement paya la moitié des dépenses et le missionnaire fit exécuter les autres travaux au moyen de corvées.

L'abbé Picquet réussit à fixer près de son fort deux tribus nomades, les Algonquins et les Népissings, et les encouragea à se construire des maisons. Il s'efforça de leur faire abandonner leurs habitudes vagabondes, en semant et récoltant sur les champs mis à leur disposition. Ce fut l'une des premières tentatives réussies en ce genre. Car, on sait que malgré tout le contact possible avec la civilisation, les enfants de la forêt ont en général répudié la culture et regardé le travail comme infamant et propre seulement

aux squaws. Cette funeste prévention contre la loi du travail est passée chez eux à l'état de tradition et en se désabusant, ils croiraient manquer aux os blanchis de leurs pères.

L'abbé Picquet exécuta aussi le projet d'établir un calvaire, qui fut à cet époque le plus beau monument de la religion en Canada. Il planta des croix élancées sur la cime] dentelée de l'une des montagnes du Lac et que le soleil faisait briller au milieu des massifs de verdure. Il construisit aussi divers chapelles et oratoires en pierre, avec arches, décorations, peintures symboliques et les plaça de distance en distance comme autant de stations de la croix sur un parcours de trois quarts de lieues. Ce calvaire existe encore, et c'est toujours une grande solennité parmi les sauvages du Lac des Deux-Montagnes, lorsqu'ils vont annuellement, à l'exemple de leurs ancêtres, s'agenouiller devant les stations du calvaire avec un pieux empressement. ¹ Comme autrefois, on voit briller de l'Outaouais les croix altières, qui se dressent sur la montagne du Lac, et on distingue les oratoires, adossés à ses flancs abrupts, surtout à la saison où les bois n'ont plus leur chevelure.

Non content de tous ces travaux, l'abbé Picquet se mit en intelligence avec toutes les tribus du nord, du sud et de l'ouest, par l'entremise des Algonquins, des Népiçings, des Hurons et des Iroquois. Ses négociations eurent un grand succès. Tous les ans, aux fêtes de Pâques ou de la Pentecôte, il baptisait trente à quarante adultes. Le chasseur sauvage faisait la guerre au gibier durant près de huit mois, puis il revenait passer quelques semaines au village, où là, chaque jour, le missionnaire lui enseignait les vérités de la foi révélées par le "Grand-Esprit." Il lui faisait aussi apprendre les prières et les chants de l'église, tout comme aujourd'hui, et infligeait des punitions à ceux qui créaient du désordre. De plus, tout en faisant renouer les Sauvages à leurs manitous légendaires, il savait nous en faire autant de fidèles alliés, dont le tomahawk ne devait se lever que pour abattre une tête ennemie.

Aussi, dès le commencement de la guerre de 1744, ces sauvages ont vaillamment prouvé leur dévouement au "Grand Roi," que les séduisantes peintures du missionnaire avaient rendu aussi bon que puissant à leurs yeux. On en jugera par le discours suivant qu'un guerrier sauvage du Lac des Deux Montagnes adressait au Roi dans son enthousiasme, et que les trois nations prièrent le gouverneur d'envoyer au Roi :

¹ Ce travail était écrit lorsque les sociétés bibliques ont pu faire apostasier un grand nombre de sauvages du Lac des Deux-Montagnes par des moyens qu'il n'est pas besoin de signaler ici. Nous croyons que la pieuse coutume dont nous parlons a encore été observée l'année dernière.

“ MON PÈRE,

“ Fais moins attention à ma façon de parler qu'aux sentiments de mon cœur : jamais nation ne fut capable de me dompter, ni digne de me commander. Tu es seul dans le monde qui puisse régner sur moi, et je préfère à tous les avantages que l'Anglais peut m'offrir pour me faire vivre avec lui, la gloire de mourir à ton service.

“ Tu es grand dans ton nom, je le sais ; *Onnontio* (le Général) ¹ qui me porte ta parole, et la *Robe noire* (le Missionnaire) qui m'annonce celle du grand esprit, *Kichemanitou*, ² m'ont dit que tu étais le chef fils aîné de l'épouse de Jésus qui est le grand Maître de la vie, que tu commandes un monde de guerriers ; que ta nation est innombrable ; que tu es plus maître et plus absolu que les autres chefs qui commandent des hommes et gouvernent le reste de la terre.

“ Maintenant que le bruit de ta marche frappe mes deux oreilles ; que j'apprends de ton ennemi même que tu n'as qu'à paraître, et les forts tombent en poussière et ton ennemi à la renverse ; que la paix de la nuit et les plaisirs du jour cèdent à la gloire qui t'emporte ; que l'œil pourrait à peine te suivre dans tes courses et au travers de tes victoires ; je dis que tu es grand dans ton nom et plus grand par le cœur qui t'anime, que ta vertu guerrière surpasse même la mienne : les nations me connaissent, ma mère m'a conçu dans le feu d'un combat, m'a mis au jour avec le casse-tête à la main, et ne m'a nourri qu'avec du sang ennemi.

“ Eh ! mon Père, quelle joie pour moi, si je pouvais à ta suite soulager un peu ton bras, et considérer moi-même le feu que la guerre allume dans tes yeux.

“ Mais il faut que mon sang répandu pour ta gloire sous ce soleil te réponde de ma fidélité, et la mort de l'Anglais de ma bravoure. J'ai la hache de guerre à la main et l'œil fixé sur *Onnontio* qui me gouverne ici en ton nom. J'attends sur un pied seulement et la main levée, le signal qu'il me doit me donner pour frapper ton ennemi et le mien. Tel est, mon Père, ton guerrier du Lac des Deux-Montagnes.”³

¹ Ils appellent le Roi Ononti-io-ga.

² Ils appellent Marchimanitou le mauvais esprit ou le diable.

³ Ce discours plein d'une mâle énergie et pittoresquement imagé peut donner une idée du ton particulier d'éloquence, que les orateurs sauvages adoptaient dans leurs discours, dont plusieurs feraient honneur à des esprits bien cultivés.

L'abbé Picquet, avec sa sagacité ordinaire, fut l'un des premiers à prévoir les hostilités qui menaçaient d'éclater entre la France et l'Angleterre. Mais il n'attendit pas l'heure de la lutte pour s'y préparer. Il appela à son fort du Lac des Deux-Montagnes tous les français éparpillés dans les alentours, afin d'être à l'abri d'un coup de main et d'envoyer ses Sauvages à la lisière du pays, pour épier les mouvements de l'ennemi. Il apprit par leur intermédiaire que les Anglais faisaient des préparatifs à Saratoga pour aller s'établir en haut du Lac St. Sacrement. Le général français en étant informé, arma un corps de français, commandé par le brave Marin, et accompagné par l'abbé Picquet, alliant toujours le service de son Dieu à celui de son roi.

Ce détachement causa un dégât considérable à l'ennemi. Il brûla le fort de Lydius,¹ plusieurs moulins à scier, une quantité considérable de bois, beaucoup de vivres, et fit cent quarante cinq prisonniers, sans avoir perdu un seul homme. Cette expédition seule empêcha l'ennemi de ne faire aucune tentative hostile de ce côté durant la guerre.

La perte de Louisbourg, ce boulevard des Français en Amérique, suivie de la prise de toute l'Île Royale ou Cap Breton, jeta successivement le pays dans les plus grandes alarmes. On avait beaucoup à craindre des mouvements de la flotte anglaise et on appréhendait également l'assistance que les cinq cantons et autres tribus pouvaient donner à l'ennemi. L'abbé Picquet se chargea de s'opposer aux démarches hostiles de ces indigènes. Il attira les Iroquois au Lac des Deux-Montagnes, les conduisit lui-même à Québec, au nombre de soixante chefs avec leur suite : il leur prêcha l'évangile et les fit engager à nous donner main forte contre les Anglais. Cet événement fit disparaître la stupeur qui semblait s'être emparée de tout le monde.

L'abbé Picquet informa bientôt après M. de la Galissonnière que ses éclaireurs lui avaient appris la prochaine invasion d'un gros détachement anglais escorté de quelques sauvages. Des troupes furent armées, les assaillants surpris et presque tous capturés ; ils furent amenés à Québec enchaînés, d'autres furent tués ou noyés au pied des Cascades et quelques-uns qui s'échappèrent périrent dans la forêt. La destruction de ce détachement fit que les envahisseurs ne s'avisèrent plus de se montrer près du Lac des Deux-Montagnes.

¹ Ce fort portait le nom d'un commerçant qui s'était établi à cet endroit et s'y était enrichi par son commerce de castor et de pelleteries avec les Sauvages et les Canadiens.

Pendant la guerre de 1744 à 1748, l'abbé Picquet, dit Lalande, "contribua deux fois à la conservation de la colonie; mais il ne passa pas quatre nuits de suite dans un lit, il veillait sans cesse; on le voyait coucher dans les bois et sur la neige, marcher à pied, en hiver, des journées entières, souvent dans l'eau, passer le premier les rivières, au milieu des glaçons pour donner le bon exemple à ses guerriers, exposant sa vie comme un militaire, tandis que ses connaissances lui faisaient trouver des expédients dans les occasions qui paraissaient les plus désespérées." ¹

II.

Le funeste traité que la France signa avec l'Angleterre à Aix-la-Chapelle, en 1748, donna une paix factice aux deux nations qui, toutes haletantes, ne semblaient respirer un peu que pour s'entre-gorger ensuite avec plus d'acharnement et assouvir des haines qui grandissaient avec le temps.

L'abbé Picquet profita de la fin apparente des hostilités pour frapper un grand coup en allant s'établir près des cantons Iroquois. Il comptait réussir dans une œuvre impossible apparemment, en essayant d'humaniser et convertir ces perfides sauvages, puis de les rallier au drapeau français qu'ils avaient toujours combattu. C'était un plan hardi et digne d'une nature intrépide et du zèle brûlant de l'apôtre. Il ne négligea rien pour le réaliser.

Durant la dernière expédition, commandée par Marin, il avait vu tout l'inconvénient de l'état de choses. Pour y remédier, il résolut d'aller choisir un poste assez bien situé pour pouvoir intercepter les mouvements des Anglais et des sauvages, qui suivaient une route bien connue pour exercer leurs ravages dans l'intérieur du pays. M. de la Galissonnière, gouverneur de la Nouvelle-France, approuva pleinement son projet. Quelques intéressés s'y opposèrent fortement, mais les autorités ecclésiastiques donnèrent leur adhésion à cette idée à la fois religieuse et politique. Le gouverneur écrivit à ce sujet au ministre de la marine, M. Rouillé, qui comprit parfaitement l'importance de l'entreprise. En donnant ses instructions à M. de la Jonquière, successeur de M. de la Galissonnière, il s'exprimait ainsi, le 4 mai 1749: "Un grand nombre d'Iroquois ayant déclaré qu'ils désiraient embrasser le christianisme, on a proposé d'établir une mission près du fort Frontenac, afin d'y attirer le plus grand nombre de ces sauvages. On a confié cette négociation

¹ *Lettres Edifiantes et Curieuses*. Pages 11 et 12.

à l'abbé Picquet, un missionnaire zélé, qui semble être bien vu de ces nations. Il devait se rendre l'année dernière en ces lieux afin de choisir une place convenable pour l'établissement et pour s'assurer aussi fidèlement que possible si on peut avoir confiance dans les bonnes dispositions de ces sauvages. Dans une lettre du cinq octobre dernier, M. de la Galissonnière disait que tout en ne se fiant pas entièrement aux sentiments que ces sauvages manifestaient, il importait toutefois de ne négliger aucune mesure qui réussirait à les diviser; c'est pour cette raison que Sa Majesté désire que vous poursuiviez le projet de cet établissement. Si on peut obtenir quelque succès, il ne serait pas alors difficile de faire comprendre à ces sauvages que, pour mettre terme aux prétentions des Anglais sur eux et leur territoire, il faudrait détruire Choueguen¹ et leur enlever un poste établi principalement dans le but de les contrôler. Cette destruction est d'une telle importance pour nos possessions comme pour le commerce et l'attachement des Sauvages, qu'il est opportun d'employer tous les moyens pour inciter les Iroquois à s'engager dans cette voie. Pour le moment, la mesure dont je vous ai parlé est la seule qu'on puisse utiliser, mais vous comprendrez qu'elle exige beaucoup de prudence et de circonspection."

D'après un rapport de l'abbé Picquet, cité dans un mémoire du temps, notre missionnaire était parti dès le quatre mai 1748 pour aller fonder son établissement sur la rive sud du St. Laurent. Il était accompagné de vingt cinq français, parmi lesquels il y avait des soldats, des ouvriers et quatre Iroquois. Il arriva le 31 mai à la rivière de la Présentation, appelée Svegatzy, et il décida d'y établir son poste à l'endroit même où elle conflue dans le grand fleuve. Ce site lui parut extrêmement avantageux. Le poste se trouvait être ainsi à la tête de tous les rapides, sur le côté ouest d'un magnifique bassin formé par la rivière de la Présentation, protégé contre tous les vents et capable de donner place à quarante ou cinquante barques. La largeur du bassin était à peine d'un quart de lieue, et tous les canots étaient obligés, en montant ou descendant, de passer par cette voie. Suivant le mémoire, un fort érigé à l'endroit même où la rive est peu élevée serait imprenable, on ne pourrait l'approcher et rien ne le commanderait. Et le côté est de la rivière s'élevant graduellement en hauteur, on pourrait, plus tard, y établir une magnifique ville.² Ce poste avait encore le

1. Oswego.

2. La prédiction n'a pas fait faux bond. L'humble établissement de la Présentation est aujourd'hui la jeune et florissante ville d'Ogdensburgh. Déjà elle compte plus de 10,000 âmes, et sa population croit rapidement en même temps que son commerce et son industrie prennent de l'extension; une magnifique voie

grand avantage d'être placé à l'embouchure même de la rivière Présentation, que suivaient les Anglais et les Sauvages pour pénétrer dans nos terres. Avec un fort pour protéger la place, ils ne pourraient s'emparer de la rivière, et force serait à l'ennemi de se frayer un passage dans la colonie par Oswego ; mais on pourrait détacher des forces de la Présentation pour aller contrecarrer ses mouvements à cet endroit. C'était encore une excellente place pour recevoir les sauvages du Lac Ontario et des postes les plus distants. Bref, le site était fort central, il se trouvait à 35 lieues de Montréal, à 25 du fort Frontenac et à 33 d'Oswego ¹

L'abbé Picquet remarqua aussi que le terrain était préférable à celui du Canada. Dans les alentours s'étendaient de magnifiques prairies qu'il pourrait utiliser en accoutumant les Sauvages à y semer du grain et élever un nombreux bétail. Les boisés étaient composés des plus riches essences et s'élevaient à une grande hauteur, on pourrait y construire des barques et des canots pour le transport des marchandises à un coût bien moindre qu'ailleurs, surtout lorsqu'on y aurait érigé un moulin à scie pour préparer et manufacturer le bois. On pourrait, en un mot, suivant les prévisions de l'abbé Picquet, faire de la Présentation un magnifique établissement pour les colons français, et un centre de réunion pour les Européens et les Sauvages, qui aimeraient à aller chasser dans les parties supérieures du Canada.

Notre missionnaire avait donc raison d'être satisfait d'un poste aussi bien localisé et répondant pleinement aux fins de son établissement.

III.

Il semblerait donc que l'abbé Picquet ait droit aux éloges des moins clairvoyants pour avoir fondé la Présentation en une place que la nature semblait avoir tant favorisée. En général, les écrivains anglais ou français l'en ont hautement loué, mais une voix

ferrée la met en communication avec les villes du littoral américain, et, au moyen de ses nombreux vaisseaux, elle fait le commerce de grain avec les cités de l'ouest.

La ville porte actuellement le nom de Samuel Ogden, qui y commença des défrichements en 1796. Mais le plus ancien occupant dont on ait souvenir à Ogdensburgh est un français nommé Antoine St. Martin, qui habita la place, paraît-il, depuis son occupation par les anglais en 1760. Il est mort le 4 Mars 1849, après une existence plus que séculaire. Il semblait las de sa longévité et il s'écriait que "Dieu l'oubliait." Il attira un peu d'attention durant ses dernières années par le fait qu'il servit de héros à une romance écrite et publiée à Potsdam par C. Boynton.

1. Ces chiffres, eu égard au temps et aux circonstances, sont fort exacts. Car Ogdensburgh est à 105 milles de Montréal, 60 de Kingston et environ 90 d'Oswego.

discordante s'est fait entendre au milieu de ce concert d'approbation. Nous voulons parler de l'auteur du *Mémoire sur les affaires du Canada depuis 1749 à 1760*, dont l'encens ne brûle pas d'ordinaire pour les prêtres éminents du temps. Reproduisons ces blâmes injustes dont l'intention n'échappera à personne : " Le sieur abbé Picquet, prêtre du Séminaire de St. Sulpice, était dans ce canton ce qu'était l'abbé de Laloutré à l'Acadie. Il avait au moins autant d'ambition que lui, mais il la faisait valoir avec plus de bienséance. Il savait la langue Iroquoise et ce fut assez pour qu'on le choisit et le mit à la tête des négociations qu'on voulait faire chez les cinq nations pour les engager dans notre parti et à venir demeurer parmi nous. Cet abbé, qui ne pouvait souffrir la gêne du séminaire, fut bien aise de saisir une occasion pareille pour s'en débarrasser et même se former une communauté à part, à laquelle il commandait en despote. Il travailla donc à débaucher les cinq nations et à former sur la rivière Cataraqi ou Frontenac, ¹ au-dessus des rapides, un village. L'endroit même qu'il choisit annonçait son peu de génie et fit nommer, par dérision, le fort qui y fût bâti, la Folie Picquet; pour lui il le nomma la Présentation. Dès lorsque l'abbé Picquet eut quelques familles, on parla de bâtir un fort sous prétexte de les protéger; on y mit un commandant et un garde-magasin; on enjoignit au commandant d'avoir beaucoup d'égard pour l'abbé Picquet; on le mit pour ainsi dire sous sa tutelle et on donna toute permission à ce prêtre de gérer et administrer les magasins; en un mot, tout fut sous ses ordres; ce prêtre ne réussit cependant pas beaucoup et on sentit bientôt qu'il aurait beaucoup de peine à déterminer les Iroquois à quitter un pays gras et fertile pour venir s'établir sur un terrain inculte et mendier leur vie au prêtre..."²

Je ne m'attacherai pas à détruire tout ce qu'il y a d'injuste pour l'abbé Picquet dans cette partie du *Mémoire*. Les faits qui seront exposés subséquemment, parleront le langage de la vérité et seront les meilleures pièces justificatives à produire contre ces fausses accusations. L'auteur du *Mémoire* a probablement inventé la désignation : la *folie Picquet*; il ne donne, en tous cas, qu'une opinion fort isolée.

Les anglais, qui éprouvèrent combien l'établissement de la Présentation était préjudiciable à leurs intérêts, surent hautement re-

¹ L'auteur erre même dans les faits les plus simples. Ce n'est pas sur la rivière Cataraqi que fut bâti le fort de l'abbé Picquet, mais bien sur la rivière de la Présentation. L'auteur de l'article sur la vie de l'abbé Picquet, dans la *Biographie Universelle* (vol. 34. Pages 28, 29 et 30), fait une erreur semblable en disant que Kingston a été bâti sur l'ancien lieu du fort de la Présentation.

² Pages 17, 18.

connaître les nombreux services que ce poste rendit à la cause française. C'est un témoignage qui ne saurait souffrir la contradiction. On pourra s'en assurer ultérieurement ;—les historiens anglais et américains s'accordent aussi pour rendre ce témoignage.

Bancroft en parle ainsi : “ Pour s'assurer davantage l'attachement de la confédération des Iroquois, on résolut d'établir une mission sur la rive méridionale du St. Laurent, et l'abbé François Picquet se dévoua à cette œuvre ; attiré par la profondeur et la sécurité de la rade, par la position à la tête des rapides, par l'élévation et la grandeur des forêts de chêne environnantes, par la richesse étonnante du sol, il fit choix d'Oswegatchie, aujourd'hui Ogdensburgh, pour y réunir dans un village, sous la souveraineté de la France, tant d'Iroquois convertis au christianisme qu'il parviendrait à réconcilier avec les Français et à en faire les alliés de ceux-ci. ”¹

M. Franklin B. Hough, qui a longuement écrit l'histoire des comtés de St. Lawrence et Franklin, dans lesquels Ogdensburgh est enclavé, dit que “ l'abbé Picquet montra une habileté pour la transaction des affaires et la promotion des intérêts de son gouvernement, propre à lui faire honneur et à lui donner droit au respect des chefs de la colonie. Il en donna la preuve dans le choix de son établissement, qui a été le grand acte de sa vie et par lequel il attesta combien il possédait un esprit sûr, joint au talent de combiner et comparer judicieusement les effets probables des causes, qui devaient faire une station remarquable du poste qu'il avait choisi. ”²

M. William L. Stone, biographe de Sir William Johnson,³ dont les plans furent plus d'une fois déjoués par l'abbé Picquet, fait l'éloge du digne rival de son héros..... “ Pour accomplir l'exécution de son projet, l'abbé Picquet, aidé du gouvernement français, établit, en 1749, une mission sur le St. Laurent, à l'embouchure de la rivière Oswegatchie, appelée la Présentation. L'abbé Picquet fon-

¹ *Histoire des Etats-Unis*, vol. V., page 199.

² *History of the St. Lawrence and Franklin Counties*. Page 85.

³ L'annotateur du *Mémoire sur les affaires du Canada depuis 1749 jusqu'à 1760*, parle ainsi de Sir William Johnson :

“ M. William Johnson, qui fut créé (27 nov. 1755) baronet d'Angleterre, pour la victoire qu'il remporta, le 8 septembre 1755, entre le Lac St. Sacrement (aujourd'hui Lac Georges) et la rivière d'Hudson, sur l'armée française, commandée par le baron Dieskau. Sa maison (Johnson's Hall) était près de la rivière Mohawk, à six lieues à l'ouest de Shenectady (ou Corlaer). C'est là qu'en caractère d'agent principal et surintendant général pour les affaires des Sauvages, et colonel des six nations, (les Puscarroras s'étant joint aux autres) il conclut un traité, 3 avril 1764, entre ces nations et le roi son maître. Il mourut à Johnson's Hall en 1774.

Son fils, le feu Sir John Johnson, baronet, de Montréal, lui succéda, celui-ci devenant aussi surintendant général pour les affaires des sauvages en Canada,—charge qu'il a remplie jusqu'à sa mort.” Page 17.

dateur de cette mission, était particulièrement apte à exécuter cette entreprise. Prêtre zélé et brave soldat, la croix et l'épée lui étaient également familières. Il avait accompagné dans plusieurs circonstances les Sauvages dans leurs excursions sur les établissements anglais et formait partie de l'expédition qui détruisit le fort Saratoga et les moulins de Lydius. Sa vive intelligence avait prévu la guerre qui devait éclater entre sa nation et les anglais, et il avait démontré l'urgence de s'allier les six nations. La proposition de l'abbé Picquet à M. de la Galissonnière fut instamment acceptée, lorsqu'il fit voir que par l'amitié des Iroquois on s'assurerait la possession de l'Ouest. Le poste choisi par l'abbé Picquet atteste sa sagacité. Situé sur le St. Laurent, entre Oswego et Montréal, on pouvait aisément intercepter le passage par cette route des Anglais dans le Canada. Sa proximité du lac Ontario aidait à protéger les forts que les Français avaient érigé sur ce lac, tandis que sa rade magnifique offrait un abri sûr aux bateaux qui venaient de Montréal en remontant le St. Laurent, avec des approvisionnements pour les traitants français résidant aux divers postes situés sur les bords du lac. L'établissement de cette mission causa beaucoup d'inquiétude aux colonies, et le colonel Johnson redoutait extrêmement son influence sur les Sauvages. Ces appréhensions n'étaient pas dénuées de fondement, car l'année suivante le fort de la Présentation servait de point de repère, d'où les sauvages partaient pour aller scalper et commettre des déprédations le long de la frontière de New-York et de la rivière Mohawk, tellement que le Général Gage dût détruire le fort en 1757." ¹

Dans une note apposée à ces lignes, M. Stone ajoutait : " Il est vrai que dans un rapport de la guerre de 1749 à 1760, publié sous la direction de la Société Historique de Québec, un écrivain anonyme appelle la Présentation, la *folie de Picquet*, mais l'écrivain porte une telle haine personnelle à l'abbé Picquet, que son autorité à ce sujet n'est d'aucune valeur."

Lalande, dans sa biographie précitée, dit que l'abbé Picquet a excité la jalousie de certains sujets peu importants tels que " M. De *** qui a cherché à affaiblir la gloire du missionnaire ; mais celui-ci n'en a été que trop vengé par le procès et la condamnation qu'a essuyé son détracteur." ¹

Ces quelques citations suffiront amplement à contrebalancer l'autorité de l'écrivain du *Mémoire*. La différence, toute en faveur de l'abbé Picquet, c'est que, à l'encontre du détracteur de notre

¹ *Life of Sir William Johnson*. Wm. L. Stone, vol. I, pages 339 et 340.

missionnaire, ces écrits n'ont été inspirés, ni par le fiel haïeux, ni par l'inimitié personnelle.

Ce point réglé, esquissons les faits de l'abbé Picquet à son nouveau poste de la Présentation.

IV.

A peine installé, dans sa mission qui n'était encore qu'en germe, l'abbé Picquet se mit à l'œuvre avec une activité infatigable. Voulant protéger sa colonie contre l'agression d'un ennemi toujours sur le qui-vive, il se fit bâtir un fort en palissades, une redoute, une maison, un hangar, une étable et autres dépendances nécessaires à cet établissement primitif. Il ne tarda pas à faire commencer les défrichements autour du fort. Les futaies des alentours tombèrent sous la cognée du bûcheron et il y eut en peu de temps des éclaircies considérables. Comme le fondateur romain, l'abbé Picquet prenait part lui-même aux opérations dont il suivait les progrès avec une attention incessante. Avec ses ouvriers, il travaillait depuis trois heures du matin jusqu'à neuf heures du soir.

Aussi, l'auteur d'un mémoire du temps écrivait en date du premier octobre 1749 : " M. Bigot envoie aussi un état spécial des dépenses encourues par l'abbé Picquet pour ses défrichements ; elles se montent à 3,485 livres et dix sols. Des vivres lui ont été aussi fournies ainsi que pour ses hommes, et cet établissement est seulement commencé." ¹ Lalande assure, d'un autre côté, que la valeur des défrichements et constructions de l'abbé Picquet, le 20 octobre 1749, était estimée de trente à quarante mille livres.

Le désintéressement de notre missionnaire était extrême. Il portait sa sollicitude sur ses colons et semblait s'oublier lui-même. Ses ressources étant fort limitées, il était forcé de pratiquer la plus sévère économie. N'ayant aucun traitement, il était obligé de suffire à ses propres dépenses. Le roi lui accordait seulement une ration de deux livres de pain et une demie livre de lard par jour, ce qui faisait dire une fois aux Sauvages, en lui apportant un chevreuil et des perdrix : " Nous ne doutons point, mon père, qu'il ne se fasse de mauvais raisonnements dans ton estomac, de ce que tu n'as que du lard à manger ; voilà de quoi raccommo-der les affaires." Il nourrissait ses Français en grande partie avec les produits de pêche et de chasse des sauvages : ceux-ci lui apportaient de la

¹ Documents de Paris.

truite pesant jusqu'à quatre-vingt livres. L'abbé Picquet utilisa plus tard, en faveur de son établissement, la pension qu'il reçut du roi.

Les progrès rapides que fit la jeune colonie, sous la vigoureuse impulsion de son fondateur, prouvèrent bientôt la fausseté de l'affirmation du *Mémoire* lorsqu'il dit : " Ce prêtre ne réussit pas cependant beaucoup, et on sentit bientôt qu'il aurait bien de la peine à déterminer les Iroquois à quitter un pays gras et fertile pour venir s'établir sur un terrain inculte et mendier leur vie au prêtre." Car, de six familles habitant la Présentation en 1749, le nombre s'élevait à quatre-vingt-sept en 1750, à cent quatre-vingt seize en 1751, et plus tard à au-delà de cinq cents familles. Elles appartenaient aux plus anciennes et influentes familles des cantons Iroquois, et l'abbé Picquet put compter jusqu'à trois mille habitants dans sa colonie. C'étaient autant de nouveaux alliés, qui désertaient les rangs de l'ennemi, pour se grouper autour de notre drapeau.

Avant d'atteindre un succès aussi marquant, l'abbé Picquet dut passer par bien de rudes épreuves. Ainsi, le 26 octobre 1749, l'établissement fut assailli par une bande de Mohawks, qui se ruèrent sur le fort et incendièrent toutes les maisons et dépendances ; la résidence de l'abbé Picquet seule ne fut pas dévorée par les flammes. Le Sieur de Vassau, commandant du fort Frontenac, envoya de suite un détachement pour chasser ces Iroquois, mais ils purent encore brûler deux vaisseaux chargés de foin et toutes les palissades du fort. C'était un véritable désastre pour la jeune colonie. Il aurait été encore plus dommageable, n'eût été la présence de quatre Abénaquis, qui firent preuve d'un grand dévouement en cette occurrence. Un nommé Perdreaux eut une main à moitié emportée par le feu des Iroquois, il la fit ensuite amputer. ¹ Cette irruption avait été exécutée à l'instigation des Anglais. Des Iroquois alors en visite à Montréal furent surpris d'apprendre la nouvelle de cette dévastation et assurèrent M. de Longueuil, qu'il n'y avait que le colonel Anson (Johnson), qui eût pu les persuader d'agir ainsi. Car, il n'avait rien négligé pour conseiller à ces mêmes Iroquois de prendre part à l'expédition et les empêcher d'aller complimenter le Gouverneur, puis il leur avait offert des colliers qu'ils avaient refusés. ²

Afin de protéger un peu plus ce fort, M. de Longueuil ordonna à

¹ *Documents de Paris.*

² *Documents de Paris.*

M. de la Jonquière d'y envoyer un détachement de dix soldats et assura qu'il verrait, le printemps suivant, à mettre le poste de la Présentation à l'abri de nouveaux coups de main.

Après avoir réparé les dégâts du dernier incendie et fortifié sa position, l'abbé Picquet voulut ériger un moulin à scie en 1751, qui devait rendre de grands services à la colonie. Nous trouvons dans un document relatif à la tenure seigneuriale la copie de l'aote octroyant un morceau de terrain pour cet effet. Il est ainsi rédigé : " Sur les représentations qui nous été faites par M. l'abbé Picquet, prêtre, missionnaire des Sauvages de la Présentation ou Souegatzy, dans la vue de contribuer à l'établissement de cette nouvelle mission, mais que pour l'utilité du dit moulin, il est nécessaire qu'il y ait un terrain aux environs qui lui soit attaché pour y recevoir tant les pièces de bois à scier que les planches et autres bois ; pour quoi il nous supplie de lui accorder une concession en censive d'un arpent et demi de front sur le bord de la dite rivière, c'est-à-dire trois quarts d'arpent de chaque côté du dit moulin, sur un arpent et demi de profondeur ; à quoi, ayant égard, nous, en vertu du pouvoir à nous donné par Sa Majesté, avons accordé et concédé, accordons et concédons par ces présentes au dit abbé Sieur Picquet l'étendue de terrain d'un arpent et demi de front sur pareille profondeur, ainsi qu'il y est ci-dessus désigné, pour en jouir par lui et ses ayant cause, en toute propriété et à toujours, à la charge que le susdit terrain et moulin dessus construit ne pourront être vendus ou donnés à aucune gens de main-morte, auquel cas Sa Majesté rentrera de plein droit dans la possession des dits terrain et moulin, aussi à la charge de cinq sols de rente et six deniers de cens par chacun an, payables au domaine de Sa Majesté, le jour et fête de St. Rémi, premier octobre de chaque année, dont le premier paiement écherra au premier jour de l'année prochaine, 1752, les dits cens portant profit de lods et ventes, saisine et amende, suivant la Coutume de Paris, suivie en ce pays, et d'obtenir de Sa Majesté la ratification de la présente concession dans l'an et jour. ¹

En témoin de quoi, etc.

A Québec, le 10 octobre 1751.

(Signé)

LAJONQUIÈRE.

BIGOT."

L'abbé Picquet continua de réussir pleinement dans ses efforts pour améliorer la condition de sa jeune colonie, qui nous rappelle

¹ Pièces et documents relatifs à la tenure seigneuriale demandés par une adresse de l'Assemblée Législative. 1851, imprimé en 1852, pages 250, 251.

les admirables réductions du Paraguay. On a vu qu'il parvint à agglomérer des centaines d'Iroquois, eh ! bien le nombre de ses nouveaux adhérents ne cessa d'augmenter. En peu d'années, il avait fondé non-seulement la mission de la Présentation, mais encore plusieurs autres sur le St. Laurent, telles que La Galette, Suegatz, l'île au Galop et l'île Picquet. Les plus influentes familles Iroquoises habitaient la Présentation. Elles se répartissaient en trois villages qui, en 1754, renfermaient quarante neuf cabanes d'écorce d'une longueur de 60 à 80 pieds, dont chacune pouvait loger trois ou quatre familles.

Notre missionnaire encouragea fortement ses sauvages à défricher et cultiver la terre afin de recueillir assez de grains pour leur subsistance et assurer la permanence de l'établissement. Il devait rencontrer d'autant moins d'obstacles dans cette tâche, que les Iroquois avaient l'intelligence beaucoup plus développée que les autres peaux-rouges et, sauf les belliqueuses tribus algiques, ils s'adonnaient en général à l'agriculture. Aussi ils firent en peu de temps des défrichements considérables et ils eurent d'abondantes récoltes de maïs. Afin d'attirer les sauvages en grand nombre, chaque peuplade devait avoir une bourgade séparée, et elle s'engageait à défricher une centaine d'arpents de terre durant une certaine période, puis à se bâtir des maisons et entourer son village de palissades.

Cela fait, l'abbé Picquet comptait qu'on pourrait construire une église et des maisons pour sept ou huit missionnaires. Les sauvages approuvaient l'idée, et ça aurait été le moyen d'asseoir cet établissement sur les bases les plus durables.

Tout en s'occupant de la condition matérielle de ses sauvages, l'abbé Picquet était loin de négliger le but cardinal de son œuvre, leur instruction religieuse. Les conversions étaient nombreuses et la vie des nouveaux catéchumènes était en général vraiment édifiante et consolante pour celui qui les avait arrachés à la nuit de l'erreur. Aussi, dès 1749, Mgr. de Pontbriand, évêque de Québec, voulant s'assurer personnellement des merveilles que l'on disait s'opérer à la Présentation, se rendit à ce poste accompagné de plusieurs officiers, d'interprètes du roi, et de quelques missionnaires. Il y passa dix jours, qu'il consacra à instruire ces infidèles des lumières de la foi. Il en baptisa lui-même cent-trente-deux et ne cessa, durant son séjour, de bénir le ciel pour les progrès du christianisme parmi ces enfants des bois.

A peine furent-ils baptisés que l'abbé Picquet se détermina à donner une forme de gouvernement à ses sauvages. Les Iroquois-

étaient déjà habitués à un système d'administration, car ils étaient réunis en confédération au sein de laquelle brillait la démocratie la plus parfaite qu'ait encore rêvée le libéralisme moderne. Notre missionnaire établit un conseil de douze anciens, modelé sur celui qui existait chez les peuples sauvages du pays. Il amena ensuite ces chefs de la colonie à Montréal, où le marquis du Quesne leur fit prêter le serment d'allégeance. Cet événement prit tout le monde par surprise, car on était loin de s'y attendre.

V.

Alors, comme aujourd'hui, les garnisons stationnant en quelque endroit, étaient loin de contribuer à la moralisation de leur entourage.¹ Menant une vie généralement oisive, au lieu de servir à la civilisation des sauvages, ces soldats ne leur apprenaient que les vices dégradants du blasphème, du libertinage le plus effréné et de la corruption la plus dissolue. D'une foi trop souvent problématique, ils s'efforçaient de tourner en dérision une religion que la *robe noire* essayait de leur faire vénérer, et, secrètement ou ouvertement, ils contrecarraient son action salutaire sur ces malheureuses ouailles. Ils voulaient lui faire perdre cet ascendant sur les sauvages avec lequel le missionnaire pouvait seul mener cette œuvre civilisatrice à bonne fin.

L'abbé Picquet écrivit à ce sujet un mémoire, fruit de vingt années d'expérience parmi les sauvages. Il cita plusieurs missions, telles que celles du Sault St. Louis et du Lac des Deux Montagnes, où les garnisons avaient opéré tant de mal, initié l'homme de la nature à tant de vices, dont il n'était pas jusqu'alors infesté, qu'on avait dû forcément les supprimer. Il conseilla au gouvernement de rappeler la garnison de la Présentation, devenue parfaitement inutile et qui semblait encore plus pernicieuse qu'à d'autres postes.

On voit la malheureuse influence de ces militaires par le fait seul que, maintes fois, les gouverneurs du Canada, MM. de Beauharnais, de la Galissonnière, de la Jonquière et Du Quesne, eurent à constater que les commandants des forts persuadèrent

1. Dans un excellent travail sur la mortalité des enfants à Montréal, le Dr. Leman disait, lors d'une séance hygiénique à la salle académique du Collège Ste. Marie, que "plusieurs expliquent notre mortalité considérable par le nombre d'enfants naturels qui naissent dans notre sein, ces naissances illégitimes étant pour la plupart le fruit d'une garnison nombreuse, stationnée jusqu'ici dans notre ville."

aux sauvages de ne pas obéir aux ordres des généraux, dans le but de faire retomber leur insubordination sur les missionnaires et diminuer la confiance qu'ils plaçaient en eux. Et lorsqu'il arrivait que les missionnaires dussent s'éloigner de quelque poste, il n'y avait plus moyen alors de refréner la violence des passions et la vie licencieuse d'une soldatesque corrompue. Les garde-magasins étaient encore plus dangereux que les soldats à raison de leur influence, de leur indépendance et des effets nombreux dont ils pouvaient disposer pour corrompre les sauvages, au grand détriment de la colonie, que ceux-ci finissaient souvent par prendre en aversion. Bien plus, on a vu pendant un certain temps presque tous les postes du Haut-Canada déserts. Leurs commandants servaient plutôt à détruire les établissements et à chasser les sauvages qu'à les y attirer dans un but également religieux, commercial et politique.

Aussi, tant que les missionnaires ne nous eurent pas conciliés ces sauvages, ils sont restés neutres dans nos combats, ou ils ont levé la hache de guerre contre nous. On cite des circonstances, par exemple, où ni les menaces, ni les caresses ne purent les faire sortir de leur neutralité : mais à la parole seule du missionnaire, ils se levèrent pour combattre vaillamment sous les couleurs françaises. De fait, l'expérience a prouvé que la mission pacifique du prêtre a seule servi à nous attacher fidèlement les peuples sauvages. C'est ce qui inspirait Châteaubriand en disant " que de là provenait la haute idée que les étrangers se formaient de notre nation et du Dieu qu'on y adorait. Les peuples les plus éloignés voulaient entrer en liaison avec nous ; l'ambassadeur du sauvage de l'occident rencontra à notre cour l'ambassadeur des nations de l'aurore." ¹

Après avoir allégué d'autres raisons pleines de forces et de mérite, l'abbé Picquet ajoutait, dans son mémoire, qu'il n'y avait pas à craindre, que le retrait des troupes fut préjudiciable en temps de guerre. Il pensait qu'il valait mieux laisser les sauvages seuls dans leurs villages. Car, les anglais n'auraient rien à gagner en attaquant les Iroquois, sachant bien qu'il n'est pas facile de les surprendre et qu'ils sauraient bientôt ou tard se venger de leurs assaillants, car le feu de leur haine n'est pas facile à éteindre. Il les comparait rassemblés dans leur village à un nid de guêpes, qui paraissent s'envoler au moment où elles sont assaillies, mais qui tombent bientôt sur leurs agresseurs de tous côtés et ne les aban-

¹ *Génie du Christianisme.*

donnent qu'à la dernière extrémité.¹ De plus, les Anglais n'auraient pas à alléguer pour prétexte de leurs incursions qu'ils désiraient seulement courir sus aux Français, ils soulèveraient contre eux une foule de sauvages qu'ils se rendraient irréconciliables ; on ne devait donc pas craindre qu'ils agiraient aussi impolitiquement.

Ces raisons sont pleines de sens et démontrent la pénétration tant de fois prouvée de celui qui les formulait.

JOSEPH TASSÉ.

(A continuer.)

¹ *Lettres édifiantes et curieuses.* Page 29.

UNE PROMENADE SUR LA VOIE APPIENNE.

ET AUX CATACOMBES DE ST. CALIXTE.

(Suite).

VI

La loi romaine autorisait ce que nous appelons aujourd'hui le droit d'association, sous la garantie de cette loi, il se formait des confréries funéraires, avec un nom ou *titre* indiquant le but de l'association, et auxquelles revenait, comme de droit, le soin de présider aux solennités et aux cérémonies pratiquées en certains jours en l'honneur des morts. Elles s'assemblaient le jour où l'on célébrait la fondation de la sodalité, ou la fête de leurs principaux fondateurs, pour honorer par des repas pris en commun l'anniversaire du martyr, et se rappeler le souvenir de ceux qui les réunissaient ainsi dans les rapports d'une sainte amitié.

Cette disposition de la loi fut toujours respectée à Rome, même sous les empereurs les plus soupçonneux et les plus cruels.

Les chrétiens profitant de ce vieux droit se faisaient reconnaître comme confréries, afin de veiller à la sépulture de leurs frères. Une fois l'association reconnue, il était permis au collège d'avoir des lieux de réunions. Agissant ainsi sous la protection de la loi générale, les fidèles avaient aux catacombes un édifice appelé *triclinium*, lieu entièrement distinct de celui où l'on célébrait le St. Sacrifice, et destiné aux assemblées de la confrérie et aux repas des morts.

Ces assemblées et ces repas de sodalités, ont une relation si manifeste avec les agapes, qu'il est impossible de les étudier sans leur reconnaître une origine identique dans cet affectueux souvenir que les enfants de l'Eglise militante conservaient des morts. Dans la constitution d'une de ces confréries, on trouve l'*ordo cenarum*. On y lit : le VIII des Ides de Mars la naissance de Cæsanni, père, le XIII des Calendes de Septembre, la naissance de Cœzanni, frère. Ici l'on substitue à ces noms ceux de Calixte, Sixte, Agnès, Cécile, et l'on se trouverait en présence de l'origine des fêtes chrétiennes établies en mémoire des saints.

Ces collèges de confréries étant reconnus légalement, rien ne les empêchait de s'assembler pour la dédicace des martyrs, ou pour toute autre commémoration ordonnée par l'Eglise. Au reste, cette administration plus ou moins paisible des Catacombes, n'était au fond qu'un répit donné de temps à autre ; quelques rayons de lumière à travers les sombres ténèbres de ces jours de deuil et de mort.

VII.

Enfin, le temps d'épreuves est passé. Voici de meilleurs jours. Assez de sang répandu, assez de massacres, d'égorgements. Les chrétiens ne seront plus livrés aux bêtes, et les cloaques et les gémonies de Rome ne regorgeront plus de cadavres insultés après leur supplice. La croix brille au Capitole. Il n'est plus nécessaire de se cacher dans les entrailles de la terre pour assister au St. Sacrifice ou le célébrer. On n'achète plus, à prix d'or, les corps des martyrs pour les ensevelir dans le silence, au milieu des ténèbres, au fond des cavernes ténébreuses. Le métier de bourreau ou de délateur ne mène plus à la fortune.

Cependant les plus pieux, les plus chers souvenirs de la famille sont aux Catacombes. Comment se séparer de ceux qui furent l'exemple, la gloire et le guide dans la vie et dans la mort. On était sûr et heureux de leur triomphe. On cherchait à s'assurer leur protection et transmettre aux âges futurs de glorieux témoignages de ces luttes où les victimes avaient épuisé et vaincu les bourreaux.

La dévotion populaire s'était de préférence, attachée aux victimes plus éclatantes et plus nobles, pour ainsi dire, de certains saints ; et comme on voulait les honorer dans leurs humbles cryptes, de magnifiques basiliques s'élevèrent au-dessus de leurs pauvres sépulcres. Pour arriver à ces corps placés à une profondeur qui variait de

vingt à soixante pieds, il fallait abaisser le niveau du sol, sacrifier des tombes moins célèbres afin de pouvoir poser l'autel de la nouvelle église immédiatement au-dessus des reliques du martyr. Ainsi, au Vatican, on défit une partie de la catacombe pour placer la confession sur le tombeau de St. Pierre.

A Ste. Agnès, hors des murs, il faut descendre 45 marches en marbre pour atteindre le pavé de la basilique. De même à St. Laurent sur la voie Tiburtine et ailleurs. St. Damase, élu en 366, l'ami, le protecteur des tombeaux des saints, vit avec peine cette destruction de plusieurs sépulcres pour assurer l'authenticité de ceux de quelques saints, plus chéris du peuple. Le respect qu'il portait aux catacombes primitives l'engagea à détourner les fidèles de se faire enterrer dans ces nécropoles, devenues trop sacrées pour des sépultures ordinaires. Travaillant toute sa vie, avec un dévouement constant, à la conservation des monuments des premiers siècles, il ne pouvait pas encourager un système qui tendait à leur destruction. Il prêcha de parole et d'exemple. Personne plus que lui, le restaurateur des catacombes, n'avait plus de droit à une sépulture près des saints martyrs. Il lui aurait été doux de reposer auprès des Pontifes, ses prédécesseurs, dans les catacombes de St. Calixte, de fixer sa dernière demeure dans cette chapelle des Papes, où se trouvent les corps de Zéphirin, de Fabien et de neuf autres. Il fit le sacrifice de cette sépulture aimée entre toutes. Cette catacombe, où il aurait désiré se choisir un tombeau, renfermait cent soixante et quatorze mille martyrs, lesquels, dit une inscription en parlant de ce cimetière de St. Calixte, reposent dans la paix après avoir passé par la grande tribulation et obtenu l'héritage du Seigneur en supportant le supplice de la mort pour le nom du Christ. Le digne successeur des papes martyrs se résigna à placer au fond de ce séjour des saints une inscription que le pèlerin lit avec un profond sentiment de tendresse et d'affection pour St. Damase, et qui se termine par ces mots : *Hic patear Damasus valui mea condere membra. Sed cineris timui sanctos vexare piorum.*

Quand un pape se refuse le bonheur de reposer ses membres dans la terre des martyrs, de peur de froisser leurs cendres sacrées, on comprend que les fidèles ne devaient alors que très rarement rechercher un honneur que le Souverain Pontife n'osa se donner.

Depuis ce moment, le nombre des inhumations dans les catacombes diminue graduellement, et cesse presque entièrement vers l'époque de la première invasion des Barbares. Voici donc les fléaux de Dieu. Alaric s'élance sur la ville malheureuse et s'empare de Rome en 410. Le Hun, le Germain, le Goth bivouaquent

sur le Forum. Les ruines s'amoncellent partout. L'impétueux vengeur passe comme un ouragan. Les monuments semés dans la campagne romaine disparaissent à son passage. Les décombres des palais et des églises gisent sur le sol ; la terre les recouvre. L'herbe s'élève sur ces gloires d'un peuple presque anéanti, et puis quand le calme se fait, le niveau de la plaine est exhaussé, et un immense linceul s'étend à tout jamais et sur les villas et les mausolées, et sur toutes les beautés de cette terre privilégiée, au-dessus des humbles cryptes des catacombes gisent les ruines des palais des maîtres du monde, et le même deuil les recouvre d'un silence à peine interrompu, depuis 1400, par la voix du pâtre paissant ses troupeaux dans cette plaine morne, triste et abandonnée comme le désert.

Adossé à un pan de mur du cirque de Maxence, ou debout comme une ombre au milieu de la campagne, le vol d'un oiseau, le passage d'une voiture ou quelques morceaux des ruines qui tombent à ses pieds, sont les seuls bruits qui troublent la rêverie de ce romain en guénilles, le repos de cette solitude.

Ainsi les catacombes romaines, commencées du temps des apôtres cessent, vers la première moitié du III^e siècle, d'être des cimetières pour devenir des sanctuaires consacrés aux martyrs.

Les inhumations ne s'y faisaient plus ; mais on les conservait, on embellissait ces sépulcres transformés en églises. Il fallait transporter ailleurs le lieu des enterrements. La loi romaine défendait les sépultures *intra muros*. Les malheurs des temps forcèrent les citoyens à violer cette disposition d'une loi toujours respectée, de tout temps, par les anciens romains. On montre encore aujourd'hui au pied du Capitole le tombeau de Bibilus, collègue de César, comme une exception à cette coutume générale. Dès le commencement des persécutions, des chrétiens bravèrent cette défense et enterrèrent secrètement dans les caveaux des maisons particulières. Ainsi S^{te} Praxède et S^{te} Pudentium recueillirent l'une le sang, l'autre les ossements des fidèles mis à mort pour leur foi. Celle-ci en déposa dans le puits de sa maison 3,000 qu'elle avait obtenus pendant la persécution de Domitien. On voit encore ces reliques, dans la nef gauche de l'église, à l'endroit même où la fille de Pudens les avait placées.

On commença peu à peu à enterrer dans la ville, où l'on trouva au VI^e siècle plusieurs cimetières publics. Malgré la dévastation des Goths sous Totila, qui se firent un barbare plaisir à violer les tombeaux des martyrs, les papes, aussitôt le flot retiré, firent restaurer les cimetières des saints.

On continuait de temps en temps la vieille coutume de célébrer

dans les catacombes les S^{ts} Mystères les Dimanches, et on raconte du pape Sergius : *Tempore presbyteratus sui impigere per cœmeteria diversa missiarium solemnia celebrat.*

Au VIII^e siècle, on voit que les curés de la ville n'étaient plus tenus de faire célébrer le St Sacrifice dans les cimetières, si ce n'est aux anniversaires des martyrs. Les invasions, les calamités publiques dépeuplaient rapidement les environs de Rome. La campagne devenait déserte, les monuments étaient en ruine, et cependant il répugnait toujours aux Souverains Pontifes d'enlever les corps des martyrs de leurs vénérables demeures pour les transporter dans Rome. Mais les horribles dévastations commises dans les cimetières souterrains par les Lombards, sous le roi Astalphe, en 756, forcèrent le Pape Paul I^{er} à ouvrir les sépulcres des Saints les plus vénérés et les plus illustres pour en distribuer les reliques aux églises de la cité.

Le malheureux Pontife s'abandonne au plus profond chagrin, il pousse des plaintes déchirantes sur les ruines et l'abandon de ces cryptes sacrées, pendant tant de siècles, le plus noble ornement de l'église de Rome. Adrien I^{er} eut le généreux dessein de faire une dernière tentative pour conserver aux saints leurs saintes et paisibles demeures. Il entreprit des travaux de restauration dans les basiliques souterraines et dans les cimetières. Son successeur, Léon III, continue les réparations commencées par Adrien et en fait de nouvelles. Mais le flot de la dévastation monte toujours, et quelques années plus tard, Pascal I^{er} fut obligé de suivre l'exemple de Paul I^{er}, car les cryptes des martyrs, en dépit des travaux d'Adrien et de Léon, étaient en ruines et abandonnées.

Une inscription placée dans l'église de S^{te} Praxède annonce que le 20 juillet 817, il fit la translation de 2300 corps de martyrs. Après ce dépouillement, les catacombes romaines furent regardées, dans Rome même, comme privées de leurs reliques les plus insignes.

La première moitié du IX^e siècle est donc l'époque où finit l'histoire du culte et des restaurations de ces cryptes vénérables tombées en ruines. On commence à les oublier, cet oubli devient de plus en plus profond. La solitude de la campagne s'étend sur les vieux cimetières. Si, de temps en temps, un pèlerin presque perdu dans la plaine, fait quelques visites aux catacombes, ce n'est que pour constater que l'œuvre de la destruction est presque complète ; car même à cette époque, la visite des basiliques et des cimetières les plus célèbres était une entreprise difficile ; quant aux catacombes moins renommées, l'oubli les couvrait, on en avait perdu toute trace. Cependant un certain nombre, très-petit, il est vrai, des anciennes hypogées survécurent, dans le souvenir populaire, à tout cet aban-

don et furent visitées, au moins de temps à autres, par les fidèles; mais ce n'était que de petites catacombes comme celles de St. Cyriaque et de St. Sébastien, et même celles-là avaient perdu, dans ce frottement continu, ce lustre antique et cette fraîche empreinte des premiers temps que l'on retrouve dans les cimetières récemment découverts, où tous les majestueux reflets de l'église primitive se sont peints en traits irrévocablement fixés par la mort.

Ainsi l'éclat du salut arrive à l'œil du voyageur ému quand, parcourant les nefs des vieilles cathédrales, les vitraux de couleur jettent la lumière adoucie et irisée sur les tombeaux, les statues, les dalles armoiriées, les autels, et se répand sous des arcades ombreuses comme une forêt.

Comme les catacombes vues du dehors, ces verres aux mille couleurs, retracent la vie des saints, sont ternes et sans beautés, mais regardés de l'intérieur, ils envoient au regard ébloui des visions de beauté où l'on croit voir la gloire des élus et les merveilleuses splendeurs de la Cité de Dieu.

La Rome souterraine avait disparu. La ville se resserrait dans ses remparts, la seule protection qui lui restait contre les horreurs d'une désolation qui, naguère, avait fait de ces places publiques, de ses Forum, de ses théâtres, des repaires de bêtes sauvages.

Les routes si souvent parcourues par les premiers chrétiens et qui portaient, à quelques pieds sur l'exhaussement du sol, les traces de tant de martyrs, ne voyaient plus les troupes pieuses se rendant aux fêtes des saints dans les lieux de leur triomphe.

VIII.

Les siècles s'écoulaient, et l'oubli et le silence augmentent. Que dis-je? L'oubli! Les martyrs n'avaient jamais cherché l'éclat du jour pour montrer qu'ils savaient mourir. Le sentiment d'Ajax demandant de la lumière pour mourir en plein jour, était inconnu aux disciples de la croix. La tombe ignorée des catacombes, une mort sans tache, sans présomption et sans faiblesse, un pieux souvenir dans le cœur des survivants, c'était là toute leur ambition. La gloire qu'ils voulaient, la couronne qu'ils recherchaient était recueillie dans l'amphithéâtre, rougie de leur sang. Ils dormaient en paix. Ils ne craignaient pas l'oubli. Etre broyés par la dent des bêtes était leur bonheur. Que leur importait donc une vie dans la pensée des hommes? L'oubli qui les couvrait s'était autrement descendu sur les palais des Césars, tellement broyés par la justice de Dieu, qu'en dépit des explorations faites, les histoires à la

main, le Palatin n'est qu'un monceau de ruines informes où rien n'a subsisté, absolument rien. Pas une colonne, pas une statue, pas une salle qui n'ait été réduite en poudre, ou en fragments inutiles et sans valeur.

L'Eglise avait survécu aux barbares devenus ses enfants. L'esprit de Dieu s'était de nouveau porté sur ce chaos et en avait tiré la chrétienté. Mais voici qu'une partie de ces enfants se lèvent contre leur mère, et, ajoutant l'injure au mépris, lui jettent à la figure les cendres de ses Saints. Le mépris s'était donc attaché aux reliques des martyrs. Cette épreuve devait, il semble, remuer ce qu'il y avait encore de sensible dans ces restes sacrés. Ce déshonneur des saints rejaillissait sur Dieu. Alors, comme si une plainte accusatrice fut sortie des entrailles de la terre, quelques esprits, attirés vers la Cité Souterraine, se mirent à rechercher des demeures ignorées, perdues, abandonnées pendant près de mille ans.

Des hommes qui s'étaient rappelé la glorieuse époque des martyrs, les temps héroïques de l'église, allèrent à la découverte de ces cimetières autrefois les plus nobles trophées de ces jours de triomphe. Mais comment les découvrir ? Rome, descendue de ses collines, s'était réfugiée dans le champ de Mars. Les murs seuls d'Aurélien, indiquaient les dernières limites de la ville. Les Iles perdues au fond de l'Océan, n'étaient pas plus ignorées au siècle dernier que les sites des anciens cimetières. Cela paraît incroyable, et pourtant c'est la vérité. On savait bien que les catacombes s'étendaient sous le sol, en dehors de la cité, et que l'on s'y rendait par des routes dont quelques-unes existaient encore.

Mais dans quelle partie de la campagne ? A quelle distance de Rome étaient-elles ? On n'ignorait pas les indications conservées dès les premiers jours de l'église, pour découvrir l'emplacement de plusieurs des cimetières. Mais quand on se rappelle que la solitude s'étend d'un rayon de 4 à 8 lieues autour des murs, que les barbares et l'abandon avaient tout renversé, tout anéanti, et que, d'ailleurs, même en perçant le sol on pourrait le faire dans l'endroit d'une catacombe, et se trouver, par exemple, entre deux corridors, et, par conséquent, ne rien découvrir.

Les documents ecclésiastiques donnaient des renseignements trop incomplets et trop obscurs pour offrir un espoir fondé, qu'en les suivant, on retrouverait les cryptes tant cherchées. Ainsi il est dit que les catacombes de St Sixte se trouvaient à la première milliaire de Rome, celle de St Calixte est à la troisième. Ces indications se rencontrent souvent dans les légendes des martyrs, au bréviaire romain. Or, il est constaté que St Sixte est à $\frac{1}{2}$ mille de la place indiquée ; et quand à St Calixte la difficulté était plus grande-

Fallait-il compter de la *Roma quadrata* de Romulus, des murs de Servius Tullius qui avait élargi l'enceinte de premiers romains; ou bien devait-on prendre pour point de départ les remparts d'Aurélien, lesquels se trouvent à environ une $\frac{1}{2}$ lieue du Capitole.

On fouillait dans toutes les bibliothèques, on consultait les notes de tous les voyageurs du moyen âge, et l'on finit par trouver dans le guide d'un visiteur du XII au XIII siècle que les catacombes de St Calixte étaient près de celles de St Sébastien. (Il ne parle que du cimetière des Papes, parce que la découverte de celui-ci devait être la clef de plusieurs autres). Dans un manuscrit du XIII siècle on lit : *Cemeterum St Caliste ad S^m Sextum via appia*, comme qui dirait cimetière de Montréal près de l'Eglise de Notre Dame. Cependant les archéologues chrétiens ne voulaient pas se désespérer, quoiqu'en 1844 le Révérend P. Marchi eût renoncé à tout espoir de rendre à la piété et à la foi moderne les anciens cimetières des martyrs. Nous pouvons nous figurer quelles difficultés eurent à surmonter ces persévérants explorateurs de la campagne romaine, quand des hommes initiés à tous les secrets de l'archéologie sont prêts à se détourner, découragés du succès d'une entreprise presque impossible. Ils ne voulaient pas cependant renoncer à une découverte qui devait couronner de longues années d'études et réjouir leurs vieux jours de la vue de ces tombes où des milliers de martyrs attendaient le moment de porter de nouveau sur la terre le souvenir de leurs vertus et la gloire de leurs noms. La ville et le Collège de St Hyacinthe ont le bonheur de posséder plusieurs de ces illustres et saints voyageurs, lesquels pourraient dire en toute vérité : *que la religion étend partout le sol de la patrie sous le pas de l'exilé*. Comme autrefois les peuples infidèles demandaient à Rome des apôtres de la vérité, aujourd'hui nous lui demandons des martyrs. Les premiers portaient la foi chez des nations payennes, les seconds la conservent chez des peuples chrétiens. Dans l'hiver de 1850, un bonheur longtemps poursuivi et ardemment désiré était réservé au jeune et infatigable archéologue romain. Les études de cinq années consacrées à faire ressusciter la Rome souterraine, allaient recevoir une récompense et un couronnement qui atteignaient les espérances et satisfaisaient la légitime ambition de M. de Rossi. La campagne avait été parcourue depuis la porte St. Sébastien jusqu'au cirque de Maxence, des explorations tentées sur les voies Latine et Ardéatine n'avaient amené aucun résultat satisfaisant.

Un jour, l'auteur de la *Roma Satteranea*, se trouvait dans une vigne située sur une petite éminence à quelque distance de la basilique du Commandant des gardes pritariennes, lorsqu'il vit son

morceau de marbre que la bêche du vigneron avait, sans doute, ramené à la surface du sol. Il s'approche, déterre entièrement ce fragment d'une dalle sur laquelle il voit des lettres. La sculpture en était assez grossière. Il lit ces mots : *Eluis, martyr*. Dieu a donné à M. de Rossi le don d'une intuition étonnante dont il fournit d'admirables preuves dans les fouilles qu'il dirige avec tant de succès aujourd'hui dans les Catacombes. Il savait que le Pape St. Corneille était enterré dans le cimetière de St. Calixte, que d'après les indices très incomplets, il est vrai, il était presque certain que la fameuse catacombe des papes ne pouvait être loin de cette vigne.

Refaisant le reste de l'inscription qui devait exister, sur l'autre morceau de marbre, il se trouvait avec ces lettres : *Cornelius, martyr*. Il disait donc qu'il devait être sur les catacombes de St. Calixte. Dom Guéranger, qui venait de publier son histoire de St^e Cécile, habitué aux idées d'archéologie chrétienne partagea toute la sollicitude et les inquiétudes de M. de Rossi, mais ne crut pas d'abord à sa découverte.

Le savant Bénédictin ne se rendit pas immédiatement aux arguments de son ami. Il trouva les indices trop faibles. Ce ne fut que quatre ans plus tard, lorsqu'après avoir déblayé une partie des catacombes, on arriva à la chapelle de St. Corneille.

Là se trouvait, fermant la niche où avait été déposé le saint Pontife, l'autre fragment de la dalle sépulcrale, portant, comme l'avait deviné M. de Rossi, le reste de l'inscription.

Sur les deux morceaux réunis, et mis aujourd'hui devant le tombeau du St. Pape, on lit : *Cornélius, martyr*. La commission d'archéologie chrétienne ne put qu'en 1852 faire pratiquer des fouilles sur les lieux où l'heureux et pieux chrétien espérait retrouver les trésors enfouis de l'église primitive. Nous pouvons imaginer la joie d'un savant, d'un ami dévoué des martyrs, lorsqu'après avoir descendu une trentaine de pieds sous terre, il se trouva devant une belle porte par où il entra dans la chapelle des Papes, si longtemps perdue. Il raconte lui-même les fortes émotions que cette vue lui fit éprouver.

L'archéologue chrétien, le savant dévoué, recevait la plus douce, comme la plus complète des jouissances.

IX.

Mais, voici ces guides des catacombes qui viennent au devant de nous avec ce respect, cette réserve qui convient si bien aux gardiens de ces cryptes sacrées, on voit à leur tournure que leur-

charge exerce une grande influence sur leur esprit pénétré de souvenirs pieux, et disposé aux graves pensées de la foi. Ces hommes nous rappelaient les fossoyeurs chargés de recevoir et de donner la sépulture aux corps des martyrs que de généreux chrétiens leur apportaient après une journée de boucherie à l'Amphithéâtre, ou d'exécutions par les bourreaux devant le tribunal du Préteur.

Avec les saintes dépouilles, on leur remettait une fiole de sang et le nom de baptême de ceux qui venaient de confesser la foi. Munis de flambeaux, nous descendons une escalier composée d'une trentaine de marches. A mesure que nous laissons la clarté du jour, il semble que les ténèbres s'épaississent de plus en plus. La petite trainée de lumière jetée par les bougies dissipe à peine la profonde obscurité qui se renferme pour ainsi dire derrière nous aussitôt que nous faisons quelques pas. Nous voilà enfin sur ce sol foulé par tant de saints, imprégné, saturé du sang des martyrs ; vénérable reliquaire de l'Eglise, asile de sainteté où des milliers de fidèles sont venus attendre, après le combat, le jour de la glorieuse résurrection. On sent que c'est vraiment ici la demeure de la paix. Quel repos ! quel calme ! quelle tranquillité. La petite flamme de nos bougies n'est agitée que par le mouvement de notre marche silencieuse. Jamais je n'ai mieux réalisé la pensée et l'impression de l'éternité que dans cet immense tombeau, fermé pendant 1000 ans, où l'atmosphère même semble avoir reçu l'immobilité de la mort. Un sentiment indéfinissable vous pénètre et vous porte à presser de vos lèvres cette terre sacrée, à la serrer, pour ainsi dire, dans vos bras. En levant les yeux, j'aperçois le plafond de ce premier étage des catacombes ; voûte où l'on ne voit ni or, ni riche sculpture. En ce temps-là, tout l'art consistait à choisir les couches du terrain les plus propres aux excavations confiées aux fossoyeurs. Ils s'avançaient, creusant à des profondeurs inégales, de petites avenues éloignées de quelques pieds les unes des autres ; aux parois desquelles et jusqu'à la couche supérieure sont étagés les rayons où reposent en rangs pressés, sans se toucher cependant, les victimes qui ont triomphé dans la mort. Ces lignes verticales sont percées dans toute leur hauteur, de ces petites tombes fermées hermétiquement d'une pierre posée à la hâte, et enlevée à quelque monument païen ou préparée par les ouvriers des catacombes. Le terrain s'élève et s'abaisse en suivant les inégalités de la couche de tuf dans laquelle s'allongent les rues de cette cité des morts. Tantôt la lumière perce à peine les ténèbres de ce haut corridor et n'atteint pas la voûte. Puis le sol s'abaisse, la voûte se rapproche, on ne peut plus marcher debout, il faut se

courber et le dos effleure ce plafond forcément abaissé par la qualité du terrain sur lequel s'étend la galerie que l'on vient de laisser.

Les corridors se croisent, de nouvelles avenues apparaissent à chaque instant comme dans le dédale des villes du moyen-âge, ou des rues actuelles de la Rome moderne.

Ce réseau de passages étroits suit la qualité du terrain et devient un véritable labyrinthe où il serait extrêmement dangereux de s'écarter. Aussi a-t-on soin de se suivre rapprochés les uns des autres. On regarde alors avec une sorte d'appréhension la petite flamme qui perce cette profonde nuit. Quelques-uns emportent plusieurs bougies de peur d'être surpris dans les ténèbres. Ces petites lumières qui se suivent dans le silence et dont une partie disparaît dans le détour de quelques passages ramènent l'imagination à ces jours où d'autres hommes parcouraient ces mêmes corridors, et plaçaient les précieux fardeaux dont ils étaient chargés dans ces tombeaux qui s'élèvent, à droite et à gauche, avec une symétrie que l'on a comparée à des rayons d'une bibliothèque où la mort rangeait ses œuvres. On descend toujours, nous voilà au troisième étage souterrain, cependant le sol n'est pas humide. Une triple rangée de corps nous sépare du niveau de la campagne. La mort a pressé ses rangs sur votre tête et pas la moindre impression de terreur vient vous rappeler qu'au-dessus de vous, à droite, à gauche, en avant, en arrière, des milliers d'habitants de cette immense nécropole reposent depuis 15 à 1700 ans. Ah ! non, ici la mort a perdu ses frayeurs ; elle vous semble douce, bonne dans ces souterrains, où son passage n'est rappelé que par les plus charmants, les plus gracieux symboles de l'espérance, de la paix et de la résurrection.

Quelle différence entre les somptueuses vanités de nos cimetières où chaque inscription vous dit que la mort est vainqueur et que sa victime git sous son empire. *Hic jacet*. Jamais ces mots ne se rencontrent sur la tombe d'un de ces soldats qui ont vaincu la mort.

Rien ici ne rappelle le pénible souvenir de l'ange exterminateur. Sur les dalles qui bordent toutes les rues des catacombes vous chercheriez en vain des signes d'une douleur inconsolable. Le père a déposé son épouse dans la compagnie des saints : il mettra sur le marbre : *Vivas in pace*. Si c'est une fille, fauchée dans sa jeunesse comme le lis des champs, par le moissonneur, il dira : *Parentes carissimæ filiæ fecerunt*. Ailleurs le monogramme du Christ avec ces mots : *In pace*. Et quelles images sur ces tombes ? Le nom de baptême y est seul, mais à côté, une colombe : symbole de la douceur et de l'immortalité ; un ancre parle de l'espérance chrétienne ; une branche d'olivier raconte les triomphes de celui

qui a empourpré sa blanche robe baptismale du sang de son martyr. La liste serait longue, mais elle ne fatigue pas quand on la lit sur la pierre derrière laquelle étaient couchés ces morts immortels. Au pied du martyr, ou dans un petit trou pratiqué à la tête de la niche, on trouvait la fiole de sang : c'était le trophée de la victoire de ces soldats placés dans l'avant-garde de la milice chrétienne.

Après avoir laissé ces profondes voutes où plane un silence de quinze siècles, et remontant par une galerie aux pentes inégales, tout à coup l'oreille est frappée d'un bruit lointain, comme le roulement du tonnerre affaibli par la distance. Il secoue ce sol, à peine éclairé de la demie obscurité d'un lucernaire d'où descend un air frais qui soulage la poitrine fatiguée par une longue marche dans les rues sinueuses de ce labyrinthe. Ce bruit nous vient d'un monde que l'on oublie dans ces lieux où la voix humaine n'a pas réveillé d'écho depuis que la bêche du fossoyeur a creusé les tombes des derniers martyrs. Ce sont des voitures qui passent sur la voie Appienne. Aux coins des avenues, et de distance en distance, nous voyons de petites ouvertures à hauteur d'homme pratiquées dans le mur.

Ces modestes consoles recevaient des lampes destinées à projeter leur pale lueur dans les ténèbres, comme les reverbères échelonnés le long des rues de nos villes. Nous marchons depuis deux heures, rencontrant de temps à autre des portes, donnant entrée à des chapelles dont les parois, revêtus de stuc, ornés de fresques et couverts d'emblèmes expriment, dans un langage connu des initiés, les mystères les plus consolants de la foi. Au fond de ces petits oratoires, il y a un enfoncement destiné à recevoir un sarcophage, en avant quatre petits pilastres supportent une pierre plus longue que large, c'était la table d'autel. Là se célébrait le S^t Sacrifice, quand il n'était pas offert sur une dalle de marbre placée sur le corps même du martyr. Malgré les émotions et les impressions qui font couler de douces larmes, la fatigue nous gagne et cependant nous n'avons pas parcouru plus que le tiers des catacombes de S^t Calixte. Quoique les excavations se continuent depuis seize ans, les galeries sont tellement remplies, les ruines sont si amoncelées que les deux tiers du souterrain sont encore comme les hommes les avaient laissés il y a mille ans. Quelques-uns de ces corridors gardent encore les corps déposés pendant les persécutions des premiers siècles. Assez souvent, quand une galerie avait reçu autant qu'elle pouvait contenir, on la fermait avec la terre enlevée ailleurs, pour creuser des tombes aux nouveaux arrivés. Dans une de ces chambres on voit deux sarcophages disposés le long des murs et conte-

nant, l'un un squelette du cinquième siècle ; la forme de la tête en est brisée par l'imprudance d'un visiteur qui toucha le front de sa canne et effaça pour toujours toute trace de la figure, l'autre renferme la poussière d'un corps humain. Les formes de l'homme sont dessinées par des trainées de cendre où l'on distingue encore les différentes parties du corps. Après avoir lu la belle page de Mgr. Gerbet sur cette lutte entre le néant, pour ainsi dire, et ce qui reste encore du corps humain, on n'est pas tenté de faire un brouillon de ce tableau inimitable ; ce serait imiter les artistes qui blanchiront à la chaux des chefs-d'œuvres pour les couvrir des horreurs de leur grossier pinceau.

Cependant, arrêtons-nous un moment : car quelque pressé que soit le voyageur, il ralentit volontiers sa marche au murmure harmonieux du vent dans les hauts pins de la forêt. Écoutons donc, un instant, quelques accents de cette voix redisant, sous ces voûtes antiques, le silencieux travail de la mort commencé il y a dix-sept siècles, et qui durera encore après que toute trace de notre passage sur la terre aura disparu :

“ Dans ce sépulcre, tout ce qui fut un corps humain n'est déjà
 “ plus, excepté une seule partie, qu'une espèce de nappe de pous-
 “ sière, un peu chiffonnée et déployée comme un petit suaire
 “ blanchâtre, d'où sort une tête. Regardez dans cette niche ; là, il
 “ n'y a décidément plus rien que de la poussière, dont la couleur
 “ même est un peu douteuse, à raison d'une légère teinte de
 “ rousseur. Voilà donc, dites-vous, la destruction consommée ! pas
 “ encore. En y regardant bien, vous reconnaîtrez des contours
 “ humains : ce petit tas qui touche à une des extrémités longé-
 “ dinales de la niche, c'est la tête ; ces deux autres plus petits
 “ encore et plus déprimés, placés parallèlement un peu audessous,
 “ à droite et à gauche du premier, ce sont les épaules ; ces deux
 “ autres, les genoux. Les longs ossements sont représentés par ces
 “ faibles trainées, dans lesquelles vous remarquez quelques inter-
 “ ruptions. Ce dernier calque de l'homme, cette forme si vague,
 “ si effacée, à peine empreinte sur une poussière à peu près impal-
 “ pable, volatile, presque transparente, d'un blanc mat et incertain,
 “ est ce qui donne le mieux une idée de ce que les anciens appe-
 “ laient une ombre. Si vous introduisez votre tête dans ce sépulcre
 “ pour mieux voir, prenez garde ; ne remuez plus, ne parlez plus,
 “ retenez votre respiration. Cette forme est plus frêle que l'aile
 “ d'un papillon, plus prompte à s'évanouir que la goutte de rosée
 “ suspendue à un brin d'herbe au soleil ; un peu d'air agité par
 “ votre main, un souffle, un son deviennent ici des agents puissants
 “ qui peuvent anéantir en une seconde ce que dix-sept siècles peut-

“ être de destruction ont épargné. Voyez, vous venez de respirer
 “ et la forme a disparu. Voilà la fin de l'histoire de l'homme en ce
 “ monde.”

En fouillant les décombres de ce qui fut autrefois Ninive et Babylone, les antiquaires ont détérré des monuments où sont inscrits les caractères puissants de ces nations descendues dans la mort. Ces vieux restes font connaître l'histoire de ces fiers conquérants devant lesquels la terre se taisait. Parcourant ces profonds caveaux souterrains, le chrétien d'aujourd'hui contemple ces monuments primitifs de l'Eglise et voit se dérouler sous son regard les témoignages de la faiblesse qui a prévalu contre la force. Ces tombeaux lui rappellent quelle sorte d'hommes c'étaient que ces martyrs qui s'en allaient à la mort comme d'autres à la victoire. *Hac est victoria quæ vincit mundum.* Le pèlerin catholique trouve là le type et le caractère de la foi, et se sent fier de dire, souvent avec confusion, mais toujours avec confiance : nous sommes les fils des saints.

C'est en sortant des catacombes que l'on serait heureux d'avoir l'occasion de répéter : *Les fils des Croisés ne reculeront jamais devant les fils de Voltaire.*

Les paroles de l'Apôtre se présentent alors d'elles-mêmes à son esprit que ce souvenir fortifie, et il dit : *Super ædificati super fundamentum Apostolorum.* Jésus-Christ, la pierre angulaire, a commencé ces fondations plus inébranlables que les colonnes du monde. Le sang des millions de martyrs cimente ces fondements indestructibles. Le voyageur de la Nouvelle Zélande, comme le disait Mr. Auley, viendrait crayonner sur les arcades brisées du pont de Londres les ruines de St. Paul, que ces immortelles assises seront aussi solides, leur souvenir aussi pur que le jour où Dieu plaçait ces pierres vivantes dans les fondations de son Eglise. Vous ne pouvez prendre une poignée de cette terre sans que le sang dont elle est imprégnée ne vous rougisse la main, comme cela est arrivé à un ambassadeur à qui St. Pie V avait donné pour relique un peu de la poussière qui recouvre les catacombes du Vatican.

On se laisse naturellement entraîner à ces réflexions, quand on foule le sol autrefois baigné du plus pur sang du monde, que l'on voit à côté les sépultures des fondateurs pacifiques d'un empire sur lequel, pour me servir d'un mot fameux, le soleil ne se couche jamais. C'est surtout dans ce vénérable reliquaire de la papauté ; dans la chapelle des Souverains Pontifes, où nous venons d'entrer, que le cœur est saisi de cette émotion que l'on éprouve devant les tombeaux des rois. Sur les deux parois latérales du mur sont les niches des papes martyrs au troisième siècle ; les mots formés à

la hâte et très imparfaitement, vous ramènent à ces jours où le titre de chrétien était une sentence de mort. *Un Montmorency ne doit mourrir que sur le champ de l'honneur*, disait un de ces premiers nobles de la France. Pendant trois siècles, les papes ne connurent d'autre mort. Onze papes sont revenus à leur cathédrale souterraine après en être sortis pour entrer dans l'éternité. Ils reviennent les uns après les autres ; les successeurs les recevant, tout en se préparant une place qu'ils ne tardent pas à occuper. Cette petite chapelle, d'environ dix-huit pieds sur vingt-cinq, était la St. Pierre de ces temps. Comme aujourd'hui, le pape d'alors avait sous les yeux la tombe de son prédécesseur. L'anneau du Pécheur changeait souvent de main, comme un sceptre royal transmis rapidement sur un champ de bataille.

Basilique, palais et tombeau ensemble, cette chambre avait une ornementation en rapport avec sa triple destination. Ses murs étaient revêtus de marbre, un travail en stuc très fin en décorait la voûte. Au fond supporté par quelques colonnettes, était l'autel papal, au reste, peu d'objets qui annonçassent une demeure des vivants. Quelques lampes suspendues à la voûte, ou aux murs éclairaient seules cet asile où ne pénétrait jamais un rayon de soleil. Là, le Souverain Pontife veillait sur l'Église, distribuait le Pain des Forts, encourageait au martyre, et quand le moment était arrivé, allait lui-même cueillir cette couronne qu'il voyait briller aux fronts mêmes des enfants. Mais les plus riches trésors de ce palais reposaient enchassés le long du mur, derrière ces pierres sépulcrales oblongues et horizontales sur lesquelles j'ai lu, avec un besoin irrésistible d'aller coller mes lèvres sur ces marbres vénérés, les mots : *Eutichianus, Anthéras, Fabius*. Les autres sont disparus. Les Goths avaient souillé ces tombes, dévasté cette chapelle, qu'ils laissèrent remplis de décombres. Vous vous rappelez ces mots qui terminent l'inscription où St. Damase raconte son désir de se reposer auprès de ses saints prédécesseurs. A l'endroit où se trouvait l'autel on le lit sur une dalle de marbre. Parmi ceux qui le regardent, bien peu n'éprouvent pas le même besoin. Qui ne serait heureux de sortir avec joie du sein de la mort en compagnie de ces corps, portant les glorieuses cicatrices de leur victoire. Une petite porte à gauche nous introduit dans une chambre belle, haute et recevant la lumière par une espèce de fenêtre pratiquée au niveau du sol et que l'on appelle lucernaire. Les voûtes élevées de cette salle, la douce clarté du jour qui remplace les ténèbres, ou la lueur jaune des flambeaux vous fait croire que vous êtes dans un sanctuaire moderne. Deux fresques d'une grande beauté, dont malheureusement les fleurs s'effaçent de jour en

jour, ornent les murs de cette crypte ; l'une d'un Pontife ; beau vieillard calme et serein ; l'autre d'une jeune fille fraîche de tout l'éclat de la jeunesse, richement vêtue, et conservant dans l'attitude de la prière un air de dignité mêlée de douceur qui annonce la dame romaine chrétienne. Un magnifique cubicule vouté, à quelques pieds seulement de la sépulture des papes, était vide. Là avait reposé pendant mille ans, une noble fille d'une illustre famille. Elle arrive un jour portée par des mains pieuses, la tête sillonnée des blessures que le bourreau mal-à-droit lui avait données, revêtue d'une robe tissue d'or et portant sous ce costume de dame romaine, le cilice de la mortification chrétienne. *Cicilia cilicio carnem suam damabat*, lit-on dans les actes de son martyre. Elle fut déposée dans la posture qu'elle avait prise quand son oreille ravie entendit le concert des Anges venant la transporter auprès de l'Époux auquel elle avait donné sa foi et sa vie. Couché sur le côté droit, les bras affaissés l'un sur l'autre, sa tête couverte du manipule, était retournée un peu au dedans, sans toutefois cacher ses traits auxquels la mort n'a jamais osé toucher. C'est ainsi qu'elle reposa jusqu'au moment où le Pape Paschal, forcé de protéger les catacombes contre les profanations des Lombards, fit transporter à Rome les corps des Souverains Pontifes et de plusieurs milliers de martyrs. Il chercha longtemps Cécile pour lui donner une sépulture plus protégée et plus accessible à la piété des fidèles. Mais toute trace de cette crypte sacrée avait disparue. La rumeur accusait les barbares de ce vol sacrilège. On disait que son sépulcre avait été ravagé, d'abord par les Goths, et violé par les Lombards, et voulant à tout prix posséder cette précieuse relique, il descendit lui-même dans les Catacombes et ne fut pas plus heureux.

Un jour, pendant l'office divin à St Pierre, il s'assoupit et il voit apparaître une jeune femme magnifiquement vêtue. Le Pape lui demande qui elle est. Elle lui répond. Je suis Cécile, servante du Christ. Tu as abandonné, dit-elle, les recherches au moment où tu étais sur le point de me retrouver. Un instant, tu étais si près de moi que nous aurions pu converser ensemble. Paschal retourne aux Catacombes, découvre la chapelle de la Sainte, près de celle des Papes. Dans un cercueil de cyprès Cécile dormait, telle qu'Urbain l'y avait déposée revêtue de sa robe tissue d'or. A ses pieds on trouva des linges imbibés de son sang.

Il ramena la Vierge martyre à son ancienne demeure, où elle avait versé son sang, et qui depuis longtemps était devenue un des sanctuaires les plus chers aux Romains. Elle rentra en possession de son héritage comme un enfant qui revient à la maison pater-

nelle après un long bannissement. En 1599, le Card. Sfondrate voulant placer d'autres reliques sous l'autel fut amené à ouvrir le sarcophage renfermant celles de S^{te} Cécile, son corps se présenta, tel que le Pape S^t Paschal l'avait trouvé huit siècles auparavant au fond des catacombes. Pendant trois semaines toute la population romaine ne cessa de regarder avec amour les cicatrices du glaive sur ce corps conservé dans toute son intégrité. Sur cette robe étincelante d'or, on apercevait des taches de son sang. Le Pape Clément VII, le vengeur de l'innocente Catherine d'Aragon, ce défenseur de l'Eglise contre l'impudique Henri VIII, la vit, et la vue de ce tombeau arracha des pleurs à l'indomptable vieillard. Le Card. Sfondrate acquit alors une preuve de la sincérité des actes du martyr de la Sainte. Voulant retenir quelque chose de ses vêtements, il détacha un morceau de sa robe. Alors, dit Don Guéranger, il osa avec un profond respect, interroger Cécile elle-même sur le secret de sa pénitence et il sentit à travers ses vêtements les nœuds du cilice qui, comme une forte armure, avait protégé les combats de la vierge martyre.

Doux et pieux souvenirs, combien encore à deux ans d'intervalle et à mille cinq cents lieues de cette tombe, ils me remuent et me rappellent quelques-unes de ces jouissances si abondantes et si pénétrantes dont Rome seule a le secret et le trésor. Hôtes bienveillants de lieux chéris, ils sont comme de sincères amis qui, ayant protégé les joies de nos meilleurs jours se résignent à consoler les heures amères des temps moins heureux. Le jour où je visitai la chapelle de Ste. Cécile, je trouvai sa crypte toute couverte de fleurs, qu'on y avait répandues pour célébrer son anniversaire ; un intervalle d'une ou deux semaines au plus nous séparait de cette solennité, et déjà elles étaient fanées. Fugitives images d'une vie comparée à l'ombre que le jour emporte. Ainsi, nous voyons s'épanouir le matin à côté d'un cercueil, des fleurs que les pas distraits du passant foulent avant l'arrivée de la nuit. *Ommis caro sicut flos campi.* Avant de nous rendre à la chapelle des symboles du christianisme, saluons en passant le tombeau de St. Corneille. Là nous retrouvons les deux fragments de marbre réunis dont l'un avait été comme la boussole qui conduisit Mr. de Rossi vers le but auquel il tendait par de longues années de patientes études, d'une persévérance que rien n'avait pu ni lasser ni décourager.

A. O'DONNELL, Ptre.

(A Continuer.)

CHRONIQUE DU MOIS.

Je tire un voile sur l'année 1869 et j'arrive sur la scène avec 1870. Je suis chargé de raconter les événements du mois. Rôle bien modeste, me direz-vous. Nenni, Messieurs, pardon, Mesdames. Vous appelez ça bien modeste. Eh bien ! je n'ai qu'un argument à apporter et le plus solide pour convaincre mes lectrices : essayez y, et vous m'en direz des nouvelles. Mais aux lecteurs, je dirai plus, car pour eux il faut un semblant de raisonnement. Raconter les événements du mois ! Mais, messieurs, vous dites que ça n'est pas malin ? C'est pourtant tout simplement écrire l'histoire, et encore l'histoire de ceux qui passent, qui courent, qui s'enfuient ; c'est les prendre au vol, les saisir aux cheveux, avant que l'appréciation ne soit venue les démêler du tourbillon des versions contradictoires, les arrêter un instant et leur demander : " Dites donc, événements, d'où venez vous ? où allez vous ? Qu'est ce que vous avez là ? Allons, répondez. Qu'apportez-vous sous votre manteau roulé avec tant de soin ? Voyons, vite... Et vous croyez que ces drôles sont toujours d'humeur à vous répondre. C'est pourtant cela. La belle affaire de tirer des conclusions d'un fait quand les conséquences se sont déjà fait sentir. Mais les prévoir, voilà qui n'est pas facile. Vous rendez-vous ? Non. Eh bien, essayez y.

Dans tous les cas, le premier qui soit inscrit sur mon carnet est le jour de l'An. Je vous souhaite donc une nouvelle année..... Ce souhait est plus généreux que vous ne pensez peut-être : c'est tout

simplement vous souhaiter de vivre encore trois cents et quelques jours, et de me rencontrer douze fois dans les bosquets fleuris de la littérature canadienne, à l'ombre d'une vieille et franche amitié. Touchez-là et asseyons-nous sur les gazons parfumés des articles de la *Revue* qui commence sa septième année.

*
* *

Saluons de concert le sublime événement qui tient le monde en suspend. Je suis heureux de le faire, au commencement de ces entretiens, qui seront, je l'espère, toujours soumis aux principes que va consacrer cette auguste assemblée du monde chrétien. J'aperçois du côté où le soleil se lève, loin, par delà les flots azurés de l'Atlantique, mais au beau milieu de l'océan social, une barque gouvernée par un vieux pilote qui la dirige avec un calme étonnant. Pourtant le danger paraît imminent, car le flot écumeux se rue en mugissant sur les bords dix huit fois séculaires de cette nacelle, et reculant d'épouvante pour reprendre de plus loin une nouvelle vigueur, il se précipite avec une fureur croissante, entraînant avec lui toutes les puissances de ces profondes entrailles. L'embarcation ballotée s'agite, les ancres accrochées au roc inébranlable semblent se détacher de leurs anneaux d'airain, le vent mugit, l'ouragan gronde, des craquements se font entendre. Mon Dieu ! Cette nacelle est si vieille ; nos pères et nos arrières grand-pères l'ont vue ; c'est elle que l'on fabriquait sur le sommet du Golgotha ; c'est elle que l'on descendit aux catacombes pour la cimenter. Lorsque des flots de barbares, descendus des larges flancs de la Germanie, ont coulé dans les vallées de l'Europe et qu'ils eurent couvert de débris leurs vagues impétueuses, c'est à son aspect qu'ils se sont taris ; c'est elle qui les a refoulés, qui les a réunis apaisés dans les ravins creusés pour eux ; c'est elle qui seule a surnagé paisible, regardant ces nations reprendre leur route assignée. Depuis ce temps on n'y a fait aucune réparation. Et pourtant, depuis qu'elle nage sur la mer sociale, elle a reçu bien des chocs, elle a enduré bien des secousses. Les forces impériales se sont ruées sur elle. Les persécutions se sont armées contre son repos ; les hérésies ont déchiré son sein. Aujourd'hui, le Pilote vient de pousser un cri de détresse ; ce n'est pas un écho, il retentit aux quatre vents à la fois, les nations ont prêté l'oreille, les princes ont déposé leurs armes, les mers ont adouci leurs ondes, et du sein des cités, comme des entrailles des forêts, huit cents matelots vigoureux, habitués à pêcher sur des rivages lointains, sont accourus-

Reculez-vous, hordes infernales qui sapez de vos sophismes les bases, de la barque du maître ; repliez-vous, reptiles hideux qui entrelacez de vos nœuds les flancs de cette nacelle de Pierre ; disparaissez, car les vieux pêcheurs qui arrivent vont vous broyer. Ils ne sont plus, ils se sont évaporés comme les miasmes de l'étang bourbeux où ils séjournent ; on n'entend plus qu'un bruissement désespéré qui sort du fond des tanières où ils dévorent leur rage, et le 8 décembre dernier, lorsque la nuit eut retiré ses ombres, le canon du Fort St. Ange fit vibrer de sa voix majestueuse le cœur de la catholicité ; les trompettes religieuses ont dirigé aux quatre coins du globe leur brillante fanfare, et toutes les Eglises des cinq continents de l'univers sont entrées dans l'Eglise de Rome. Que se passe-t-il au ciel et dans les enfers?..... Que se passe-t-il au centre de la catholicité ? Huit cents Intelligences blanchies sous le poids des plus sublimes réflexions, enrichies par les plus sérieuses études, purifiées au creuset des plus généreux sacrifices, perfectionnées par une longue expérience, accourues de toutes les plages, de tous les climats, familiers avec toutes les langues, connaissant tous les caractères et tous les besoins, répondent à l'appel du vieux capitaine. Ces marins éprouvés ont depuis longtemps sondé les abîmes d'où ils ont tiré d'abondantes moissons ; ils ont essuyé plus d'une tempête, et ils reviennent meurtris et couverts de combats radouer les bords de cette arche sainte où sont contenus les principes de l'ordre social. Accourez, peuples révoltés, et, en voyant la face du Pontife sacré, vous reprendrez le cours de votre destinée. Courbez-vous, fronts couronnés, potentats orgueilleux, le successeur de Pierre vous indiquera le ciment qui consolidera les degrés de votre autorité ; acceptez le lien qui vous attachera les peuples, et mettez-vous en route pour atteindre le port où vous devez les conduire.

*
* *

Un des premiers événements rangés sur mes tablettes est l'apparition d'un nouveau journal à Montréal. *L'Opinion Publique* est venue au monde huit jours après Noël ; trois propriétaires, qui l'appellent leur fille, en réclament la paternité. Le nouveau-né semble d'une constitution assez robuste. Il va sans dire que ce nouvel organe se pose aussi lui comme un phare lumineux pour éclairer les sentiers tortueux de la politique. De quelle opinion sera ce journal ? On me répondra : mais il sera de l'opinion publique. Allons donc, son nom n'est pas en harmonie avec son pros-

pectus : puisqu'il veut diriger l'opinion publique, il n'entend pas la suivre ; dans tous les cas, on jugera par ses fruits cet arbre planté dans les champs du journalisme. Disons toutefois que si quelqu'un des papas a été quelque peu mutin dans son jeune âge, il ne s'en suit pas que l'enfant doive nécessairement hériter des papas ; tel s'est égaré dans *l'Union* qui peut se retrouver dans *L'Opinion Publique*, et c'est mieux. Celui là n'a qu'une tâche à remplir, c'est de faire mieux que les autres, au moins pour un temps. Dans tous les cas on promet de s'attacher aux principes plutôt qu'aux hommes. Grave promesse ! Le journal, à mon avis, est un tribunal en dernier ressort, où les droits méconnus doivent être portés, car tout le monde y est justiciable, pour les choses bien entendu qui peuvent être discutées. Vous allez au tribunal de première instance ou vous ne pouvez y aller ; mais enfin on vous accuse ou l'on vous fait souffrir. Tous vous condamnent, c'est d'usage immémorial. Et certes dans les sphères judiciaires comme dans l'atmosphère politique on vous fait souvent de bonnes fricassées de brebis innocentes ; mais c'est surtout dans le public qu'on en abuse ; il en était ainsi du temps de papa Lafontaine. En appel, vous perdez ou vous ne pouvez y aller. Et pourtant vous avez des droits bien établis. Vous allez devant le public, vous plaidez votre cause, et pourvu que les colonnes d'un journal soient ouvertes aux deux adversaires, la vérité se fera jour et la victime sera vengée.

Vous avez forfait à l'honneur, vous n'êtes pas justiciable du tribunal civil, vous vous permettez tout jusqu'à ces limites là, et c'est parce que celui-là ne peut pas vous atteindre que vous êtes resté honnête homme jusque-là. Vous êtes l'arrière-petit-neveu d'un homme influent, me dites vous ? Arrêtez, jeune impudent, je vous prend au collet, et je vous dis : " Monsieur, venez devant le public. Rédacteur, voilà ma plainte. Jeune homme, vous êtes accusé d'avoir péché, non contre les lois civiles ; mais contre celles de l'honnête citoyen. Mais, monsieur, je m'appelle A.... je me nomme B.... Je suis le fils de mon père..... Allons, allons, défendez-vous, en garde. Je n'ai ni oreilles, ni yeux, ni entrailles. Si vous avez mal agi, tant pis, vous servirez d'exemple aux autres. Et il ne faut pas croire, parce que votre père est né avant vous, que votre impunité soit une invitation pour les autres à marcher sur vos traces. Quelle puissance aurait un tel tribunal ?

*
* *

Cette conduite n'empêche pas d'être d'un parti politique ; mais il exige d'être du parti de l'honnêteté. Le drapeau est là, regardez-le. Le porte drapeau a faibli sous le poids de son devoir, comme à l'armée, dénoncez-le, et s'il forfait à l'honneur, dégradez-le. Qu'est-ce qui a fait la force de cette institution qu'on appelle l'Eglise ? Quand même son fondateur ne lui aurait pas promis de durer jusqu'à la fin des temps, elle aurait survécu à tous les événements. Pourquoi ? Parce qu'elle ne dévie pas des principes qui la constituent. Elle s'est avancée à travers les âges, rangeant les obstacles, renversant les sophismes, engloutissant même ses plus chers enfants ; elle a condamné un Bossuet, elle a anéanti un Lamennais ; son étendard, à l'ombre duquel ont combattu ces fiers grenadiers, est demeuré sans tache, et la chrétienté fidèle ira le planter pur sur le sommet des siècles.

Dix huit cents ans sont passés, et si l'on eut pu baser une institution humaine sur de tels fondements, elle y serait encore après dix huit siècles. Et j'ose le dire, regardez dans les débris des trônes, fouillez dans les cendres des empires, et vous y découvrirez qu'à une époque on a dévié de la voie de la vérité immuable ; on a dérangé la boussole d'une barque gouvernementale ; le pilote a changé sa route ; infailliblement, si une main vigoureuse ne l'y a ramené, le vaisseau est allé se heurter contre les écueils. Il n'y a pas de merci dans les principes fondamentaux d'une société. En politique, il faut faire comme en religion, et ne pas craindre les égratignures passagères ; ça se guérit. Et en dirigeant ses batteries sur un homme d'un parti, fut-il ministre, on ne change pas pour cela de parti. On dit tout simplement : Monsieur, faites attention, je vais vous dénoncer. Et s'il continue dans la même voie, on lui crie, assez fort pour que le public entende, ôtez-vous de là, monsieur, vous ne représentez pas mes principes.

En politique, un ministre ne représente plus les principes que l'on professe : On va devant le peuple qui l'a constitué et l'on rapporte ce qu'il a fait, et l'on dit, s'il est indigne du poste qu'on lui a confié, nommons-en un autre, non d'un autre parti, fut-il honnête dans sa vie privée, ce qu'il nous faut, c'est un honnête homme en politique, c'est qu'il professe les principes que je crois être seul vrais. Voilà ce que doit être un journal.

*
*
*

En attendant, constatons que la Chambre fédérale est convoquée pour le 15 février prochain, pour la dépêche des affaires ; la Législature de la Nouvelle-Ecosse pour le 17, et celle du Nouveau-Brunswick pour le 10 du même mois. Ottawa devra s'occuper du Nord-Ouest. M. McDougall, chargé d'établir un gouvernement provisoire dans le territoire nouvellement cédé par la Compagnie de la Baie d'Hudson à la Puissance du Canada, a été obligé de dire : " Ils sont trop verts." Il a laissé St. Paul, qui est à cinq cents milles de Pembina, le 18 décembre, et est arrivé tout essoufflé, à Ottawa, le 11 janvier de l'an de grâce 1870.

Il paraît que c'est le temps pour les auteurs de fiascos politiques de rentrer dans leur foyer, puisque les journaux politiques d'Europe nous annoncent le retour presque à même date de Ledru Rollin et autres irréconciliables en France. C'est très-joli de dire que l'Angleterre a le droit d'imposer un gouvernement à une de ses colonies ; mais c'est très-politique de ne pas exercer ses droits avec trop d'emphase. Si le gouvernement français, arrivant sur nos rives sauvages, n'avait eu que l'Évangile à la main, il n'y aurait pas eu tant besoin d'hommes de guerre. Si le Lieutenant-Gouverneur McDougall n'eut pas traité les Métis comme des castors qu'il voulait exploiter, il n'aurait peut-être pas trouvé autant de renards parmi eux. "*Que Votre Excellence ne se mette point en colère*" ; mais pourquoi, diable, avez-vous pris ces gens-là à brousse poil ? C'était si facile de les flatter tout doucement. Est-ce que vous ne savez pas que l'affection est le meilleur soutien d'un gouvernement ? Vous aviez toute l'histoire du Canada devant vous. D'ici à Pembina, vous auriez eu le temps de lire dix pages. Si vous ne compreniez pas le français, pourquoi ne pas faire traduire plutôt. Oh ! Provencher, où étais-tu, quand le maître lança ses foudres ?

Le Prince Arthur, lui, au moins, a été plus galant auprès des *indigènes* du Canada. Il est aussi anglais que n'importe qui. Mais, arrivé ici, le voilà Canadien, au point, paraît-il, qu'il hûche son bois comme n'importe quel Jean-Baptiste. Il aime l'air pur de notre pays celui-là ! C'est tout justement comme Sir George qui, lui, par goût pour les antithèses, se prend à rêver aux bords fumeux de la Tamise, où il paraît n'avoir pas de répugnance à aller remplacer SonAltesse, pour y implanter la race des Anglais parlant le français. Les journaux les plus sérieux ont mis à la suite du Prince un rapporteur spécial, et c'est sa courtoisie qui lui a valu ça. Arrive-

t-il un ours que son entourage a épuisé, c'est le prince Arthur qui en est le victorieux. Une pauvre biche *s'en va-t-elle se désaltérant dans le courant d'une onde pure*, Son Altesse est là qui vous l'escamote sans autre forme de procès. Ah ! la, la, quel grand chasseur devant le trône constitutionnel. Bref, on n'entend de lui que louanges ; sa suite a été admirée, et c'est peut-être par prévision de leur retour en Angleterre, que le monde élégant a fait admettre, depuis le premier de janvier, une notable réduction sur le port des lettres passant entre le Canada et le Royaume-Uni.

Des malins vont jusqu'à dire que la bonne réception donnée au Prince par la Corporation de Montréal, a valu à celle-ci d'être déchargée de la salle d'exercice militaire. Quel poids de moins. Le comité y concerné n'a pu s'empêcher de crier : Houf !!! En effet, il y avait assez pour tout un gouvernement fédéral. C'est assez grand, dame. Tant que la pluie continuera comme ces jours derniers, ça ira, et le Dr. Smallwood nous prédit qu'il n'y aura plus de tempête de neige d'ici au printemps, probablement parce que tous les givres de la zone glaciale se sont arrêtés dans la chevelure de Provencher. C'est notre muraille de Chine à nous. C'est pour cela qu'il ne reviendra qu'avec le soleil du printemps. Par bonheur que notre pont de glace est pris ici depuis le 13 courant.

*
*
*

Ces Américains font les choses en grand : un convoi déraile, dix milles se précipitent au bas d'un pont ; un incendie se déclare, des pâtés d'édifices y passent ; un commerçant fait faillite, il enfonce ses créanciers de cinq cent milles piastres ; on joue aux soldats pendant quatre ans, et un Yankee, mais un pur sang, me disait, "c'est égal, nous pourrions nous vanter que nous avons fait tuer plus de monde que n'importe quelle nation." Comment la trouvez-vous celle-là ? C'est entendu, ces gens-là visent à l'effet.

Comme ce brigand de Caldwell ; c'est paraît-il un voleur à millions. Et encore est-ce un de leurs petits criminels. C'est pas difficile de s'enrichir dans ce pays-là. On a beau dire que la farine du diable s'en retourne en son, je crois qu'il y aurait en cette affaire encore assez de son pour en valoir la peine. Les avocats de la défense ont pu s'en trouver satisfaits.

Mais là n'est pas le pire, c'est que ce gibier est échappé et on jette la faute sur nos juges. Je suis loin de vouloir flatter le pouvoir où j'aurai à réclamer des droits pour mes clients, et si j'ai une

remarque à faire, c'est que dans les tribunaux du pays on ne se donne pas toujours la peine d'interpréter un texte de loi ; mais on juge d'après les précédents. Je cite la loi, si un excentrique a jugé tout le contraire, flan, on me jette ma loi par le nez ; tout est dit. J'ai entendu citer des précédents en Cour, où si j'eusse été sur le Banc, j'aurais tout simplement dit à l'avocat qui les exposait : Mais ne me croyez-vous pas aussi éclairé que celui dont vous rap- portez le jugement ? Ou bien encore des auteurs ; ah ! ça par exemple, il n'est pas rare d'entendre argumenter des causes où l'on se rue les in-folio, les in-quarto et les in-octavo en guise d'argu- ments. Je vous le demande, si ce n'est pas avouer que l'on n'a pas voulu étudier les principes du droit ou qu'on n'a pas pu les appro- fonder. Car enfin ceux qui ont écrit sur le droit sont comme le com- mun des mortels. Mais le plus grand tort, à mon avis, n'est pas, comme quelques journaux l'ont insinué, à nos juges ; mais bien à nos lois. Quel dédale, mon Dieu ! Une loi en suspend une autre ; celle-ci reprend force, laissant subsister ce qu'il n'y a pas de contraire dans celle qui l'a suspendue, etc. etc. Et la rédac- tion, donc ! On y cherche à tout énumérer, de sorte que si par malheur le législateur oublie quelques détails, chose qu'il ne manque jamais de faire, les avocats de dire qu'ils n'ont pas été prévus. Et que diable voulez-vous que fasse un juge lorsqu'il appert par le texte même que le Législateur n'a eu en vue que les cas qu'il s'est évertué à énumérer.

Tout de même, le gaillard a été plus chanceux que le défunt Gui- bord. Il passe comme un feu follet par dix portes consécutives, à tra- vers cent hommes de police qui se le demandent les uns aux autres, pendant que le rusé file son nœud vers la capitale Torontonienne où il est repris. L'autre lui, n'a pas même eu l'avantage de se faufiler dans le plus petit coin du cimetière. Desroches était là qui lui a crié : On ne passe pas ! Et malgré tout le zèle de ses confrères de l'Institut, sa position ne s'améliore guère, au moins pour ce qui est de faire agréer son billet de logement. Pourtant, il a bien eu ses avocats, lui aussi. Mais le malheur est que ces messieurs parais- sent connaître un peu moins le dédale du droit canonique que les avocats de Caldwell ne connaissaient le dédale du Palais de Jus- tice. Les théologiens de l'Institut prononcent que malgré l'Eglise, Guibord était encore dans l'Eglise. Pourtant, il paraît que ce n'é- tait pas le cas, puisque l'autorité en ayant fermé les portes, le pauvre homme s'est si bien trouvé en dehors qu'on est à prendre les moyens de l'y faire rentrer.

Pour parler sérieusement, le pouvoir ecclésiastique, qui connaît les limites assignées, dit au pouvoir civil : si nous voulions priver

le défunt de ses droits civils, vous pourriez intervenir ; mais comme il ne s'agit que de le priver de ses privilèges de catholique, ce qui n'entraîne pas la perte des droits civils, vous n'y voyez que du feu.

*
* *

Le citoyen Noir n'a pas cherché querelle à l'Eglise, lui, au moins. Voilà un homme conséquent. Aussi c'est un peu l'Etat qui est coupable d'avoir laissé une clique semblable se jucher jusqu'au pied du trône. Je suis convaincu, sans le savoir, que la chicane n'est pas venue parce que la *Marseillaise* avait accusé Pierre Bonaparte d'avoir récité son chapelet trois fois par jour, ou d'avoir ennuyé son confesseur par ses scrupules. Ah ! Prince Pierre, je n'ai qu'un mot à vous dire : " Si vous étiez resté ce que vous deviez être, vous ne seriez pas ce que vous êtes. Et un misérable ne serait pas monté jusqu'à vous, si vous n'étiez pas descendu jusqu'à lui."

Ça n'empêche pas que le régime constitutionnel dernièrement inauguré en France semble être arrivé tout exprès pour contrebalancer l'impression de cette affaire et le ministère est composé comme suit :

Ministre de la Justice et Religion, M. Emile Olivier ; Ministre des affaires étrangères, le Comte Napoléon Daru ; Ministre de l'Intérieur, Chevaudier de Valdrome ; Ministre des Finances, Louis Joseph Buffet ; Ministre de la Guerre, Gén. Edmund Lebœuf ; Ministre de la Marine, Regault de Genouilly ; Ministre de l'Instruction Publique, Emile Alexis Legris ; Ministre des Travaux Publics, Marquis Talhouet ; Ministre de l'Agriculture et du Commerce, M. Charles Louvet ; Ministre des Beaux Arts M. Maurice Richard Ministre du Château de l'Empereur, Le Comte Vaillant ; Président du Conseil d'Etat, Esquiron de Parieu.

Maintenant que me voilà au Ministère, je fais comme il est d'usage en pareil cas, et j'y reste..... au moins jusqu'au plaisir de vous revoir.

B. A. TESTARD DE MONTIGNY.

DEUX ÉPAVES.

VIII.

DEUX RIVAUX.

(Suite.)

M. de Couturier se conformait en effet à ses instructions, ni plus ni moins qu'un diplomate aux intentions de son gouvernement. Depuis sa première visite, et avec l'assentiment de madame Simon, il était revenu plusieurs fois et n'avait plus recouru aux bons offices de l'abbé Pascalin. Il se présentait sous prétexte d'aplanir les voies et de décider la jeune veuve à être marraine de la cloche. On l'avait toujours bien reçu, parce qu'il était, lorsqu'il s'en donnait la peine, causeur aimable et amusant. Julienne et lui avaient le même besoin d'expansion et de gaieté ; ce rapprochement supprima entre eux la contrainte glaciale qui, pour certains caractères, s'éternise avec les relations nouvelles. Dès le second jour, ils furent tous les deux à l'aise. Ils causèrent et rirent comme s'ils se fussent connus depuis dix ans. De la cloche, il n'en fut question que de loin en loin ; M. de Couturier préférait parler de Paris. Au surplus, le baptême subissait un ajournement forcé, le fondeur n'était pas prêt. Alors, et pour augmenter l'éclat de la cérémonie, on avait récemment décidé qu'elle coïnciderait avec un comice agricole, création toute fraîche du député. Enfin ces remises successives allaient conduire non loin du 15 août, et on commençait à se

demander s'il ne serait pas plus économique et en même temps plus avantageux à d'autres points de vue de fondre toutes ces réjouissances en une seule, en les réunissant à celles qu'il est d'usage d'organiser le jour de la fête du souverain.

Ce projet n'était pas mûr encore, il avait même peu de chances d'être adopté, car le parti Coffre patronnait. Or, naturellement, le parti Bardeau le combattait. Il disait, non sans raison apparente, que les manifestations solennelles de la joie publique n'étaient pas si fréquentes à Val-Rouvray pour qu'on les négligeât. En réunir trois, c'était en sacrifier deux au profit d'une seule et au détriment de la population. La fête de l'empereur valait bien la peine qu'on lui consacrat une journée toute à elle. Les Bardeau, qui étaient légitimistes et de l'opposition, ne faisaient pas valoir cette dernière considération, mais elle était au fond du cœur du plus grand nombre, c'est-à-dire de ceux qui, se souciant médiocrement de politique, aiment les réjouissances parce que ce sont des réjouissances.

Entre une femme jeune et charmante et un célibataire de l'âge de M. de Couturier, il est un sujet qui s'introduit de lui-même dans la conversation ; tout le monde l'a déjà nommé. Le député, qui, en amour, était aussi entreprenant que peu consciencieux, ne manqua pas de faire la cour à madame Simon ; mais il n'osa pas employer son procédé ordinaire. Impossible de lui dire ce qu'il disait à Carina ni de la traiter sur le même pied ; elle l'aurait congédié sans hésiter, il le comprenait. Julienne était de celles dont l'abord est facile et que protège un invisible rempart qui commande le respect aux plus effrontés. Ainsi elle était accessible très-aisément à une familiarité aimable et honnête dont les limites, purement idéales, étaient hautes cependant comme des murailles ; on ne les escaladait pas. M. de Couturier fut galant, c'était sans conséquences, et Julienne en rit. En même temps, elle lui imposa assez pour qu'il ne tombât pas dans l'impertinence. Cela venait de ce que, rieuse et l'esprit léger, elle aimait la société des hommes sans aucune arrière-pensée. Les fats dénués d'expérience seuls ne sentent pas cette nuance ; elle était si évidente pour le baron qu'il éprouvait en face de cette femme une réserve inaccoutumée. Il y avait en madame Simon quelque chose d'indéfinissable qui le dominait lui-même et qui, cela le surprenait infiniment, le rendait presque timide. De même, sous l'influence du parfum de certaines fleurs, nos pensées se modifient au point que nous ne nous reconnaissons plus.

Néanmoins la jeune femme craignit que l'ascendant qu'elle avait pris et qui tenait à son honnêteté ne conservât pas toujours une puissance suffisante, et elle recourut à quelques précautions.

Il faut savoir que le député n'était pas le seul qui fût attentif auprès d'elle. Il avait un rival également très-assidu dans la personne de M. de Malefroy. Les hommages de ce dernier étaient-ils sincères ? ou bien venait-il toujours pour une autre ? Qui le sait ? Ce qui est certain, c'est que cette autre avait cessé brusquement ses visites, et que M. de Malefroy n'avait pas interrompu les siennes. Tous les jours il lui apportait, avec l'urbanité d'un autre âge, un magnifique bouquet, et M. de Couturier, afin de lutter à armes égales, suivait cette exemple. Dans le principe, ils étaient introduits quand ils sonnaient, tantôt le matin, tantôt le soir, et ils se rencontraient rarement. Tout d'un coup les choses changèrent, et ils se présentaient invariablement à la même heure. Ce phénomène les intrigua jusqu'à ce qu'ils en eussent pénétré le mystère, ce qui n'était pas fort compliqué. Julienne les avait simplement prévenus individuellement qu'elle ne serait plus visible qu'à deux heures de l'après-midi. Leur exactitude était donc non moins inévitable que leur rencontre. Ainsi l'avait voulu la jeune femme, jugeant que, réunis, ses deux adorateurs qui, séparés, n'eussent peut être pas toujours été inoffensifs, se neutralisaient l'un par l'autre. Elles s'amusaient beaucoup de leur air refrogné et des regards dépités qu'ils se lançaient dans le début. Un beau jour elle dévoila son petit manège en riant de tout son cœur. Elle ajouta plus sérieusement qu'elle était charmée de les recevoir, mais qu'une fois pour toutes ils devaient se tenir pour bien convaincus qu'ils n'obtiendraient d'elle l'un et l'autre rien de plus qu'une causerie qu'ils dirigeraient à leur gré, et une compagnie qu'elle s'efforcerait de leur rendre le moins maussade possible.

Ces réunions étaient très-agréables ; les deux hommes riaient avec Julienne, qui tantôt s'étendait dans le hamac et tantôt peignait. On y parlait de tout et de bien autres choses encore, excepté de quoi que ce fût qui touchât à la tristesse. Le programme de madame Simon était respecté à l'égal d'une constitution.

Cependant M. de Malefroy s'y était soumis avec plus de résignation que M. de Couturier. Il ne fit jamais aucune tentative pour l'enfreindre ; le député s'en permit une, et comme il n'eut qu'un succès contestable, il ne recommença plus. Lorsqu'à deux heures précises il succéda à Carina dans l'atelier-salon, il avait l'air heureux et épanoui d'un écolier qui a réussi une bonne espièglerie. Depuis longtemps il ambitionnait une réception pour lui seul, et il avait formé le projet sournois de profiter d'une partie de chasse organisée dans les environs avec la participation de M. de Malefroy, pour s'esquiver et accourir en tapinois à Val-Rouvray. Il entra

souriant, l'œil rayonnant, après s'être assuré que son rival n'avait pas eu la même idée que lui.

Ses premières plaisanteries battirent en brèche la tristesse insolite de madame Simon. Si on se rappelle l'entretien avec Carina, on concevra qu'après ce retour douloureux vers des épisodes de sa vie qui lui avaient été particulièrement pénibles, elle ne fut pas en effet très-gaie. Mais elle ne savait pas être mélancolique bien longtemps. La narration que lui fit M. de Couturier de la niche par laquelle il avait mis en défaut la surveillance de M. de Malefroy dissipa les nuages sombres amassés sur son joli front. Toutefois, entre deux éclats de rire, elle déclara au député, d'un ton qui ouvrit à ce dernier la porte des réflexions sérieuses, qu'il serait prudent à lui, s'il désirait ne pas se brouiller avec elle, de ne plus enfreindre le règlement.

Pendant ce temps, le baron, en costume de chasse, bottes molles, vêtements de velour vert à côtes, papillonnait dans l'atelier, sa cape d'une main, son fouet-cravache de l'autre. Pour détourner l'attention de Julienne de la sermonce qu'elle lui adressait et qu'il avait méritée, il s'empara du premier prétexte qui s'offrit à lui, et, s'arrêtant devant un livre entr'ouvert posée sur la tablette de la bibliothèque :

— Ah ! madame, dit-il, vous lisez Otto Sauvage ! Est-ce lui qui vous a prêté ses œuvres !

— Qu'entendez-vous par là ? demanda aussitôt madame Simon avec étonnement.

— Rien, rien, répondit précipitamment M. de Couturier.

— Permettez, reprit la jeune femme, j'ai horreur de ces petits mystères ; faites-moi la grâce de ne pas prolonger celui-là.

— Je vous jure qu'il n'y en a aucun.

— Me prenez-vous pour un de vos commettants, cher monsieur ? A la vue de ce livre, vous m'avez fait une question très-étrange, très-inattendue et qui, par cela même, a une certaine portée. N'en aurait-elle pas d'autre que d'avoir piqué ma curiosité, cela serait suffisant, je pense ?

M. de Couturier murmura une phrase entortillée à peu près inintelligible. Si son intention était de taquiner madame Simon, il ne pouvait mieux manœuvrer pour augmenter l'impatience de la jeune femme qui, en réponse à son hésitation, singulière en effet à propos d'un incident si futile, lui dit avec une vivacité pleine de décision :

— C'est ainsi ? Eh bien ! pas d'explications, pas de marraine pour votre cloche ! C'est mon dernier mot.

Le député fut contraint d'amener son pavillon et de parlementer.

— Mon Dieu, madame, dit-il un peu confus et embarrassé, j'ai parlé trop légèrement. Et, pour sortir du mauvais pas où mon étourderie m'a engagé, votre insistance ne me laisse pas d'autre alternative que de commettre une action répréhensible... Je m'exécute, et je vous supplie d'être persuadée que je cède uniquement à la crainte de vous déplaire. La menace était superflue. Ne suis-je pas le plus soumis de vos esclaves ? Vous me permettrez au moins d'implorer votre pitié pour un vaincu qui se rend à discrétion. Le secret que je vais vous livrer ne m'appartient pas. Voulez-vous bien me promettre de ne pas l'ébruiter ? car je m'aperçois, ce que je n'aurais jamais cru, qu'il a été jusqu'ici très-bien gardé.

— Eh bien, quel est ce fameux secret ?

— Je devais supposer qu'Otto Sauvage était connu de vous, parce que, comme moi, il vient ici de temps en temps, et parce qu'il m'a parlé de vous, madame, en termes qui me prouvent à quel point il apprécie votre esprit élevé et le charme de votre conversation.

— Je n'y comprends plus rien, dit Julienne.

— Otto Sauvage est un pseudonyme sous lequel s'abrite votre voisin, M. le vicomte de Berlerault.

— Mon voisin !... Otto Sauvage ! balbutia-t-elle stupéfaite.

— Oui, madame, et Dieu sait que je ne doutais pas que vous ne fussiez depuis longtemps renseignée à cet égard.

— Je l'ignorais absolument. Mais êtes-vous bien sûr de ne pas vous tromper ?

— Je connais Otto, c'est-à-dire M. de Berlerault, depuis plus de dix ans. Nous avons été, lui et moi, de vingt à vingt cinq ans, ce qu'on appelle des amis intimes. A cette époque, au lieu d'être ce qu'il est aujourd'hui, sombre et misanthrope, il aimait le mouvement et le bruit, il adorait le monde, où on le recherchait, et il écrivait les ouvrages que vous lisez. Lorsqu'il est rentré à Val-Rouvray, où j'étais moi aussi métamorphosé par la politique, il m'a supplié de ne pas trahir son incognito. Il me l'a demandé en termes tels que j'ai compris combien ne pas se prêter à ses idées serait lui causer d'affliction réelle, et je lui ai promis de ne jamais révéler la célébrité qui se cache sous son nom actuel. Je viens de manquer, pour la première fois, à ma parole, et j'en aurais des regrets mortels, si je n'étais convaincu que ce secret est aussi bien dans vos mains que dans les miennes.

Julienne, pensive, n'écoutait plus ; toute à sa surprise, quoiqu'elle fit, sa pensée se reportait toujours à l'entretien qu'elle avait eu un soir avec son voisin et où il avait été longuement question du romancier. M. de Couturier aurait inévitablement remarqué l'effet.

sur elle de sa révélation, si la scène se fut prolongée quelques minutes encore. La jeune femme était assise devant son chevalet, le député, debout derrière elle, jouait avec sa cravache, à la faveur de cette position, elle put dissimuler le trouble évident que trahit une subite et indiscrete rougeur. La Providence, en outre, vint à son secours en lui envoyant une diversion qui détourna son attention et celle de M. de Couturier.

Presqu'au même moment on entendit retentir le galop d'un cheval à très peu de distance, et M. de Malefroy se précipita dans l'atelier son bouquet à la main. Afin de rétablir l'équilibre rompu entre ses deux adorateurs, elle tendit sa main au nouveau venu, qui y y imprima triomphalement ses lèvres. Jamais pareille faveur ne leur avait été accordée encore ni à l'un ni à l'autre. Quoique ainsi dédommagé, on se figure aisément de quel œil il regarda son rival. Julienne déploya tant de tact que bientôt tous les trois rirent franchement de l'aventure.

La tentative de M. de Couturier eut les conséquences de toutes les insurrections qui échouent, elle provoqua des mesures coercitives. Madame Simon saisit cette occasion pour déclarer de nouveau qu'elle n'entendait pas que les visites donnassent lieu à des interprétations méchantes, ni que surtout aucun d'eux se crût autorisé à abuser de l'hospitalité qu'elle accordait. En conséquence, elle leur notifia qu'à l'avenir le premier arrivé à sa porte attendrait l'autre, et que sous aucun prétexte, elle ne favoriserait un tête-à-tête. Cette nouvelle charte fut octroyée très-gentiment, mais le sérieux perçait si bien sous la gracieuseté souriante de la souveraine que ses deux sujets s'inclinèrent en silence. Ils réclamèrent au bout d'un instant et n'insistèrent pas, parce que Julienne, après les avoir écoutés répondit que leurs objections étaient fondées, qu'elle ne se reconnaissait aucun droit sur eux et que son règlement était un criant abus de pouvoir. Ils avaient toute liberté de ne s'y pas soumettre et de protester en s'abstenant de revenir chez elle.

M. de Couturier se hâta de changer de sujet de conversation. En sa qualité d'homme politique, il prévoyait sans doute quelque rigueur nouvelle s'ils ne s'empressaient d'acquiescer à tout. Il parla d'une question qui le préoccupait infiniment plus que la cloche et le clocher.

On était à la veille du renouvellement partiel des conseils généraux. Ce n'était pas qu'il redoutât un échec pour sa candidature : il savait bien que la quasi-unanimité des suffrages lui était acquise à l'avance. Son principal souci était d'évincer de l'assemblée départementale un de ses collègues qui y siégeait depuis une trentaine

d'années, dont l'influence, bien que plus restreinte, balançait la sienne dans le canton, et qui lui avait toujours été sourdement hostile. C'était le père de Madeleine.

Le marquis de Cerfbryant n'avait aucune valeur politique, mais c'était un beau nom et un drapeau. Autour de ce vaillant champion de la vieille opinion légitimiste se groupaient les mécontents, ceux qui, sans être des ennemis du gouvernement, n'en supportaient la forme que faute de mieux et uniquement en vue du maintien de l'ordre ; ceux que l'alliance italienne et les emprunts faits au territoire pontifical avaient déjà désaffectionnés, et enfin ceux, de jour en jour plus nombreux, qui, par jalousie, étaient bien aises de réagir contre M. de Couturier au moyen d'un fantôme d'opposition. Ce n'est pas impunément qu'un homme s'élève et parvient en peu de temps, comme le baron, à être l'autocrate, le vice-roi d'un département—c'est ainsi que, par ironie, on le désignait quelquefois à Val-Rouvray.—Il avait soulevé sous ses pas un énorme nuage de cette poussière qui ternit tout, et qu'engendrent les rayons du soleil.

Assurément il était animé d'excellentes intentions : son obligeance, des plus rares et depuis dix ans tout à fait désintéressée, était mise à contribution avec un entrain général, sans discrétion ; enfin jamais le pays n'avait eu un député s'inquiétant à ce point non-seulement de ses intérêts, mais encore et surtout des besoins particuliers de chacun. Ce qu'il fit accorder de débits de tabacs, de bureaux de poste, d'indemnités, d'allocations, d'encouragements, de primes, de secours, ce qu'il distribua de sa propre bourse au plus humble malheureux qui recourait à lui, sans jamais rebuter personne, fut immense. Beaucoup cependant ne lui savaient aucun gré de ses services, comme s'il n'eût fait, en agissant ainsi, que remplir son devoir. Mais c'est le sort de tous ceux qui pratiquent le bien. La reconnaissance est un lourd fardeau dont on se décharge avec empressement au premier symptôme de lassitude.

Ces sentiments aigre-doux ne germaient, il est juste de le constater, que dans le cœur de ceux qui appartenaient à la classe aisée. La faveur populaire était, au contraire, acquise sans restriction à M. de Couturier. Là était le plus gros grief de ses collègues au conseil général, et même des plus éclairés de ses électeurs. L'engouement dont il était l'objet les offusquait, parce qu'ils sentaient que, voulussent-ils lui refuser leur coopération, le député se passerait fort bien d'eux. C'est pourquoi M. de Cerfbryant se trouvait, sans l'avoir cherché, à la tête d'un parti.

La résistance, plutôt que l'opposition systématique mais non avouée de ce parti, n'avait rien de redoutable ; cependant ses rangs

grossissaient, et le danger était surtout dans l'influence des membres qui le composaient. On n'y comptait que des propriétaires riches, honnêtes, dont les opinions, également éloignées des doctrines extrêmes, ralliaient chaque jour de nouveaux adhérents. Le pire était que, sous ces apparences débonnaires et sans couleur politique, se cachait la prétention tacite de combattre M. de Couturier pour le supplanter plus tard, sous prétexte qu'il était un étranger. Rien de plus naturel que le député eût à cœur d'entraver la formation de cette coterie, encore dans les langes, et de la désorganiser en la privant de son chef. Malgré son autorité dans le pays, il hésitait à agir, arrêté par des difficultés d'une nature très-délicate. D'autre part, il ne se souciait pas de s'aventurer avant d'être certain de la réussite ; car le prestige dont le succès entoure les puissants disparaît au premier revers, et il redoutait de s'amoindrir inutilement. Lutter contre M. de Cerfbryant dans la bataille électorale n'eût servi de rien : le marquis était aussi sûr de ses électeurs que M. de Couturier des siens. Il fallait l'attaquer sur un autre terrain que celui du suffrage universel, déplacer au besoin la question, arriver enfin à ce résultat considérable que ce personnage consentît à se désister. Autre contre-temps : il tenait beaucoup à son siège de conseiller général.

M. de Couturier avait imaginé une combinaison, M. de Malefroy en était la cheville ouvrière. Le député s'ingéniait pour tâcher de faire de lui un ambitieux et de le lancer dans les affaires publiques. Influent par son nom et par sa fortune, jeune et très-consideré, il réunissait des chances exceptionnelles d'être agréé par la majorité des électeurs. Malgré la différence des âges, il était très-lié avec M. de Cerfbryant. Qu'il déployât un peu d'adresse, il parviendrait certainement à lui persuader de se retirer et de l'appuyer pour être son successeur. M. de Malefroy consentait à se mettre sur les rangs, advenant une vacance, mais il refusait de tenter aucune démarche auprès de son ami. Et même sa candidature était subordonnée à la retraite du marquis, obtenue sans sa participation directe ou indirecte. Leurs discussions à cet égard tournaient dans un cercle inflexible et n'aboutissaient à rien. Quoi qu'il en soit, M. de Couturier, enchanté de son idée, avec la ténacité d'un homme qui veut réussir, revenait toujours à son thème favori, ne désespérant pas encore d'une solution favorable.

Il dit en riant que ses affaires iraient bien mieux si une main de femme, une main fine et légère comme celle de Julienne s'employait à débrouiller cet écheveau.

Cette conversation n'était pas de celles que goûtent les femmes, quoiqu'elle fût émaillée de galantes allusions, de réparties spiri-

tuelles et de gais propos. Il y avait au fond trop de sérieux pratique. Julienne ne s'y mêlait pas et ne la détournait point, parce qu'elle la servait en occupant assez ses deux visiteurs pour qu'ils en fissent seuls tous les frais. Distraite elle-même bien contre son gré, car elle faisait tout son possible pour secouer des pensées dont elle était obsédée, elle pouvait, à sa faveur, dérober son trouble persistant, et elle paraissait absorbée par la peinture. Toujours assise en face du chevalet, elle appliquait sur le tableau auquel elle travaillait des touches dont la vigueur inégale répondait plutôt à son état d'irritation nerveuse qu'aux besoins de la perspective.

Une femme qui n'écoute pas entend quand il lui plaît, de même qu'elle voit sans regarder. La dernière saillie de M. de Couturier n'échappa point à madame Simon. Elle se la rappela bientôt, dans une circonstance dont il sera parlé plus loin. Mais, à ce moment-là, elle était loin de se douter qu'un rôle lui serait jamais réservé dans cette comédie du grand répertoire.

La visite de MM. de Couturier et de Malefroy, qui ne se prolongea pas au delà du terme habituel, lui sembla interminable. A leur départ, qu'elle aurait provoqué si elle l'eût osé, elle se coucha dans le hamac et bientôt fut envahie par une armée de réflexions qui, comme ces objets disparates qu'un escamoteur extrait d'un chapeau, avaient une seule et même source : la révélation relative à son voisin. Cette révélation l'avait tellement impressionnée par sa soudaineté inattendue et par d'autres causes dont le chapitre iv de cette histoire contient tout au long l'énumération, qu'elle ne se familiarisait pas avec l'idée que ce fût une réalité hors de doute.

C'est qu'un implacable souvenir lui retraçait ce que peu de temps auparavant, quelques jours seulement, elle avait dit d'Otto Sauvage à M. de Berlerault, qui avait tout écouté sans dévoiler son incognito, et ses belles joues s'empourpraient de confusion. Elle regrettait alors et l'intérêt impatient qu'elle avait manifesté, et bien des choses qu'elle n'aurait pas dites si elle avait su qui était devant elle. Avoir été en relations avec cet homme et ne l'avoir pas soupçonné, elle qui aurait soutenu avec confiance la gageure de le reconnaître partout à ces signes mystérieux dont l'âme marque ses sympathies ou ses répugnances ! S'être méprise à ce point n'était rien auprès du reste. Que devait-il penser d'elle ? Quelles conséquences ce terrible romancier n'allait-il pas tirer de l'admiration qu'elle avait si naïvement exprimée ? Ce n'était pas tout. Comment le recevrait-elle maintenant ? Ce secret qu'elle avait promis de garder, en serait-elle maîtresse devant lui ? Elle savait bien que non. Le revoir lui paraissait une épreuve terrible,

et cependant, tel est chez les femmes le besoin d'émotions, que l'éventualité de cette épreuve revêtait à ses yeux je ne sais quel attrait irritant qu'elle n'osait s'avouer.

De cet ordre d'idées, elle passa sans secousses à Carina qui, le matin même, l'avait longuement entretenue de M. de Berlerault. L'institutrice n'était pas dans la confiance du pseudonyme : évidemment elle ignorait être au service d'une célébrité contemporaine ; autrement quelque allusion eût depuis longtemps mis madame Simon sur la voie. Ce qu'elle avait dit était-il donc applicable à Otto Sauvage ? Lui, cet esprit ingénieux et délicat, avoir cette mesquinerie inquiète et tracassière ! Tout le bon sens de la jeune femme protestait contre cette énormité. Il y a des impossibilités que nous sentons *a priori*, qui, comme les vérités éternelles inscrites dans nos cœurs par une main divine, ne se laissent même pas dicter. Julienne était aux prises avec l'une d'elles. Non, l'éminent écrivain, le grand artiste qui avait signé du nom d'Otto Sauvage de si charmants romans, n'avait pas et ne pouvait pas avoir les défaillances dont Carina avait affublé M. de Berlerault. Elle s'était méprise ou elle avait menti. Qu'elle se fût trompée, c'était peu vraisemblable ; et pourquoi aurait-elle calomnié son maître ? Ici la logique de madame Simon se perdait.

Elle se souvenait d'être allée à plusieurs reprises chez son voisin, invitée par miss Mudlett. Une fois, entre autres, elle y avait passé la soirée. Elle avait remarqué alors—et ce rapprochement l'avait déjà frappée le matin, pendant les doléances de Carina—que celle-ci, au lieu de conserver une réserve en harmonie avec ses fonctions, s'était conduite en véritable maîtresse de maison. Ainsi, M. de Berlerault présent, elle avait donné des ordres aux domestiques, sans au préalable prendre son adhésion. Madame Simon avait même fait, à ce propos, l'observation que la jeune institutrice, par un petit mouvement de vanité très-excusable, était bien aise de donner devant elle des preuves de son importance. D'ailleurs cela se rapportait complètement à ses premières déclarations, au début de leur liaison. Elle s'était dite alors satisfaite de son sort, ayant une élève de l'âge de Sabine et pour maître un homme qui lui abandonnait la direction de toute la maison. Il était visible que M. de Berlerault avait pour elle une déférence marquée, et la contenance des domestiques devant elle avait aussi son éloquence.

Tous ces détails, et bien d'autres encore négligés ou perdus, se pressaient en foule dans sa mémoire, comme des abeilles s'échappent en bourdonnant de la ruche dont un imprudent a troublé le

repos. Comment concilier ces choses contraires et expliquer le changement de langage de Carina ? C'était un problème dont la solution ne devait pas se dérober longtemps à son intelligence déliée.

IX

MADELEINE.

Après s'être répétée cent fois tout ce qu'il y avait à se dire à propos de l'événement de cette journée si bien remplie, Julienne, énervée, abandonna ce champ de réflexions. La nuit eut raison de son agitation, et elle s'éveilla plus calme le lendemain matin. M. de Berlerault, Otto Sauvage si l'on veut, n'avait pas coutume de venir souvent ; sa dernière visite était récente ; elle avait donc le temps de s'habituer à son nouveau personnage avant qu'il reparût, et pour le surplus, à la grâce de Dieu ! Sa liberté d'esprit à peu près reconquise, elle s'occupa d'autre chose : de ses fleurs, de son piano, de sa toilette, opération toujours très-longue et très-minutieuse, du bon tour de M. de Couturier, auquel, étant seule et à l'abri des regards indiscrets, elle ne marchandait pas un sourire rétrospectif, tout embaumé de malice espiègle ; puis le baron lui rappela vaguement la politique, et celle-ci M. de Cerfbryant. Mais alors se produisit un phénomène subit. La jeune veuve, qui était à ce moment plongée dans un vaste fauteuil et enveloppée d'un peignoir des plus coquets, son adorable chevelure ruisselant sur ses épaules, laissa tomber le mignon peigne d'écaille qu'elle tenait à la main. La psyché à cadre d'argent ciselé qui, du milieu d'un nuage de mousseline, lui renvoyait son image souriante, refléta aussitôt un visage immobilisé par l'étonnement. L'ivoire rosé du front s'était légèrement plissé, les yeux agrandis regardaient fixement et ne voyaient rien. A travers l'humide velours des lèvres entr'ouvertes brillait l'éblouissant émail des dents. Que se passait-il ? Il y avait que du marquis, la pensée de Julienne, continuant sa course, était allée à Madeleine, et que celle-ci depuis plus de huit jours ne s'était pas montrée.

A la surprise d'être négligée ainsi par une amie qui l'avait habituée à une apparition quotidienne s'ajoutait l'indignation de ne s'être pas aperçue plus tôt de cet abandon. Qui la retenait ? Lui battait-elle froid ? Était-elle absente ou malade ? Madame Simon, qui était une femme de premier mouvement, décida qu'elle irait

immédiatement à Cerfbryant la gronder. En conséquence, elle acheva toute troublée sa toilette, déjeuna à la hâte et partit.

De Val-Rouvray à Cerfbryant, les mauvais marcheurs mettent un quart d'heure. Le château est une de ces vieilles demeures féodales au pied desquelles le mouvement de la vie moderne circule, mais comme l'eau qui baigne leur murailles, à une si grande profondeur, qu'on perçoit à peine de l'intérieur le murmure indistinct de son cours. Il s'élève sur une colline, semblable à une immense citadelle carrée, flanquée en avant de deux tours. Son aspect est sombre et dévasté ; le temps, qui a respecté le caractère général et les solides assises de la construction, a néanmoins marqué de son empreinte indélébile ses murs orgueilleux. De nombreuses pierres manquent çà et là ; les mousses, les lichens, les végétations innommées particulières aux ruines, ont envahi de leurs racines les alvéoles vides. Elles s'étendent, pendent et flottent de tous les côtés ; les corbeaux pullulent et nichent dans la moindre fente, dont ils ont bientôt fait un trou. Tous les soirs, au coucher du soleil, ces hôtes lugubres du château de Cerfbryant se réunissent à un signal mystérieux, tournoient en croassant au-dessus des tours, leur demeure de prédilection, et en couronnent la masse imposante de leurs spirales noires.

On pénètre encore dans l'enceinte par un pont-levis abaissé sur un large fossé, rempli dans les saisons pluvieuses, le plus souvent à sec, peuplé de joncs énormes et de verdure de marécage. La seule concession faite à l'influence du siècle, c'est de ne plus lever pour la nuit ce pont-levis, qui est bardé de fer ; mais la logette du guetteur se profile encore en saillie au-dessus des créneaux, dans l'axe de la porte principale, dont l'ogive est surmontée de l'écusson de la maison de Cerfbryant. Le rêveur qui s'arrête là se surprend à attendre, avant d'entrer, que le nain du seigneur châtelain, sortant, comme au moyen âge, de cette niche de pierre, fasse résonner l'olifant, et que les hommes d'armes se pressent, la pertuisane en main, sur les ramparts, dont la terrasse fortifiée domine les quatre faces du château.

L'impression dominante, quand on a traversé la longue voûte qui débouche dans la cour d'honneur, est celle, mêlée de respect et de crainte, qu'on éprouve dans un église ou au milieu d'un cimetière. Cette cour, de dimensions considérables, est dans un état d'abandon complet. Le pavé qui jadis la garnissait en entier a presque totalement disparu ; l'herbe y pousse à l'aventure, drue et vigoureuse ; mais la mousse la ronge, et elle ne grandit pas, aussi ne la coupe-t-on jamais. Les trous que les eaux pluviales ont creusés au-dessous des gargouilles des toitures, les inégalités du

sol produites par le déchaussement du pavé, les affouillements du temps, ont déterminé la formation de flaques croupissantes qu'on ne distingue pas de l'herbe, parce qu'elles sont masquées par une croute verte. Un passage dallé divise la cour, qui est carrée, en deux parties égales. Sur chacun des côtés s'élève une aile ; trois sont inhabitées et à demi délabrées ; la quatrième, qui fait face à la voûte, et à laquelle aboutit le dallage, est la façade principale. Un immense perron de pierre, à lourdes rampes ouvragées et aux marches croulantes, la précède. Il n'y a que cette partie du château qui soit logeable, encore n'utilise-t-on que les pièces strictement nécessaires.

Une tristesse mélancolique, qui n'est pas sans charme, tombe de ces bâtiments silencieux et morne, dont les corbeaux, les hiboux et les tiercelets sont aujourd'hui les hôtes. L'âme aspire avec tant de volupté secrète l'indéfinissable parfum du passé dont l'atmosphère est saturée, qu'on s'arrache difficilement à la contemplation de ces grandeurs déchues.

L'intérieur du manoir a, comme l'extérieur, conservé la disposition et la physionomie d'autrefois. Ce ne sont que salles énormes, aux plafonds à poutrelles peintes et blasonnées, avec des cheminées gigantesques. Par tout des buffets et des dressoirs sculptés, chargés de vaisselle d'or et d'argent d'une richesse inappréciable, des fauteils armoriés, larges comme des voitures, mais non élastiques, et des sièges qu'on ne fabrique plus. Aux murs, ces admirables tapisseries de haute lisse qui ont illustré Beauvais. Dans d'interminables galeries, toute une légion de portraits de famille, aux cadres de bois doré, à bordures fouillées et travaillées comme de la dentelle ; des glaces à garniture de cuivre ciselé et ajouré : une entre autres, celle du salon, cadeau du roi François Ier à Guy de Cerfbryant, ferait la fortune d'un marchand de bric-à-brac. Il est impossible d'analyser toutes ces splendeurs princières. Le mobilier qui est là vaut plus d'un million, enfoui depuis les temps les plus reculés, et dont, moins que personne, le marquis apprécie la valeur artistique, qui est incalculable. Dans toutes ces merveilles éclate le luxe solide des vieux siècles, alors que les hanaps et l'argenterie étaient massifs et que la dorure n'était pas un composé chimique.

Cerfbryant était une curiosité du pays. On le venait visiter de fort loin : mais il serait inutile de dissimuler qu'il était aussi en assez mauvais état. Il aurait fallu pour le réparer des dépenses en disproportion avec les ressources d'un simple particulier. Aussi s'expliquait-on que, quoique très-riche, son propriétaire, dans l'impuissance de tout restaurer, se fut résigné à l'habiter tel quel, jusqu'à ce qu'il s'effondrât. La famille était considéré comme ayant

une grande fortune. En dehors du parc spacieux qui s'étendait autour du château, le marquis possédait de nombreux domaines et des forêts giboyeuses dans lesquelles il chassait tant que durait le jour.

A l'époque où se passe notre récit, il n'y avait d'autres maîtres dans ce château, grand comme Versailles, qu'un vieillard de soixante-dix ans et une jeune fille de vingt. Le domestique était au contraire très-nombreux : on ne comptait pas moins de huit femmes, cuisinières ou aides, lingères et femmes de chambre. C'était l'ancien état de maison, auquel on n'avait rien changé depuis la mort de la marquise, c'est-à-dire depuis plus de dix ans. Indépendamment de deux cochers, du valet de chambre et de deux valets de pieds, une vingtaine au moins de gardes, piqueurs, garçons d'écurie, valets de chiens, complétaient le personnel de Cerfbryant.

Madeleine se tenait généralement dans une pièce du rez-de-chaussée qu'elle avait, à renforts de paravents, réduite à des proportions acceptables pour l'habitation journalière. Julienne courut l'y surprendre, et fut toute saisie de l'accueil cérémonieux et froid qu'on lui fit. Mademoiselle de Cerfbryant s'excusa de ne pas être descendue à Val-Rouvray depuis quelques jours : elle avait été souffrante. C'était une défaite si maladroite, que madame Simon la perça immédiatement à jour. Elle interrogea des yeux le visage de la jeune fille : la mélancolie douce et sereine, son expression ordinaire, avait fait place à une tristesse très accentuée et à une contrainte glaciale. Aux questions qu'elle posa pour avoir l'explication de cette réserve insolite, elle n'eut que des réponses évasives, brèves, articulées péniblement. Quand elle dût se retirer avant d'avoir obtenu rien de satisfaisant, elle demanda si elle reverrait bientôt Madeleine. Celle-ci prétextait qu'elle était encore dans l'impossibilité de sortir. Julienne, qui n'aime pas les situations ambiguës, déclara alors, emportée par son zèle généreux où débordait l'affection, puisqu'il en était ainsi elle viendrait lui tenir compagnie jusqu'à son rétablissement, ce qui fit rougir mademoiselle de Cerfbryant et augmenta notablement sa gêne. Impossible de mieux exprimer sans paroles que cette perspective ne lui souriait guère. Mais elle surmonta son trouble et remercia poliment par une phrase qui n'était ni une acceptation ni un refus.

Julienne sortit le cœur serré, inquiète et agitée. Qu'avait Madeleine ? Elle employa la journée à chercher ce qui avait pu motiver ce changement dans leurs relations, jusque là excellentes. Vainement elle s'examina avec la plus scrupuleuse attention, elle ne découvrit dans sa propre conduite rien qui fût de nature à fournir un pré-

texte à de telles représailles. Elle fut maussade et fantasque, congédia M. de Couturier et M. de Malefroy, qui réclamèrent inutilement en invoquant le règlement, et pleura toute la nuit sans savoir précisément pourquoi, mais oppressée par une insurmontable tristesse.

Elle aimait beaucoup Madeleine, qui paraissait aussi la chérir. Ce qu'elles ressentaient l'une pour l'autre n'était pas cette amitié banale qui est, comme la monnaie dans les relations commerciales, un simple échange de valeurs de convention, mais bien celle qui, semblable à l'amour où à la haine, éclôt parfois d'un regard, et du même coup atteint à son épanouissement complet. C'est l'amitié de l'âme, non celle de l'esprit et de la raison, ou celle qui crée les rapports d'intérêt et les obligations ordinaires de la société. Elle a ses racines au-delà de ce monde, et n'est peut-être qu'un ressouvenir vague, et en même temps intense, d'une existence antérieure à cette vie mortelle. Qui n'a connu ces étranges frémissements de sympathie ou de répulsion instinctive qui s'agitent en nous, et malgré nous, à la vue d'êtres que nous rencontrons pour la première fois, et qui les expliquera jamais ? C'est un des mystères les plus consolants de notre organisation complexe, que cette impulsion irrésistible qui nous vient on ne sait d'où. C'est la preuve de sentiment qui nous affirme avec le plus d'autorité qu'il y a en nous autre chose que ce que distingue la science dans le ténébreux et savant assemblage de notre chair, de nos os, de notre sang et de nos nerfs. Cette amitié-là n'est pas l'apanage exclusif des hommes ; elle s'impose également aux femmes avec une nuance plus tendre qui a quelque chose de la sollicitude maternelle. Faut-il ajouter qu'elle est aussi précieuse que rare ?

Comment ce commerce si doux s'était-il brusquement interrompu ? C'est ce que madame Simon se jura d'éclaircir, et elle se mit à l'œuvre avec ardeur. Dès le lendemain elle retourna à Cerfbryant. Madeleine, qui s'était dite malade, n'avait pas eu la ressource de lui fermer la porte. Elle était décidée à ne partir qu'après une explication ; car elle supposait qu'un malentendu dont elle ignorait la cause et la nature avait fait tout le mal, et qu'une bonne cause-rie loyale et franche le dissiperait.

Elle se trompait : ce ne fut pas en une visite qu'elle brisa l'enveloppe de glace derrière laquelle persistait à se retrancher Madeleine ; il en fallut cinq ou six accumulées. Il fallut surtout à Julienne la patience délicate et le tact merveilleux que lui inspiraient sa tendresse, la volonté enfin, qui ne sait pas se rebuter.

Ce qu'elle apprit de mademoiselle de Cerfbryant, et qu'il est utile que l'on connaisse pour la clarté du récit, nous le rapporte

rons brièvement, en prévenant toutefois que c'est le résumé de confidences diverses dont les tronçons, rapprochés par Julienne, ne formèrent un tout qu'après qu'elle eut, par un travail d'esprit ingrat que nous éviterons au lecteur, rassemblé une foule de détails épars, et retrouvé ainsi l'enchaînement logique des faits.

La main de Carina se retrouvait encore là. Elle voyait de temps à autre mademoiselle de Cerfbryant. Dans une conversation indifférente en apparence, elle avait lancé de méchantes insinuations contre madame Simon, qu'elle avait représentée comme une femme étourdie, et qui, impatiente de se remarier (car il était notoire que le veuvage lui pesait), avait jeté son dévolu sur M. de Malefroy. L'accusation eût été insignifiante sans la conduite de ce dernier, qui la corroborait. Qu'allait-il faire tous les jours chez Julienne ? Pour bien comprendre l'effet produit par cette audacieuse calomnie sur Madeleine, qu'on sache qu'elle et M. de Malefroy s'aimaient depuis longtemps déjà. Carina s'en doutait ; mais la différence des conditions creusait un abîme entre la fille du marquis et une pauvre institutrice, en sorte que, dans l'impossibilité d'étudier les choses de près, elle en était réduite aux conjectures. Son allusion perfide fut un ballon d'essai, un moyen détourné de s'assurer si ses soupçons étaient fondés. Si elle avait mal vu, des paroles prononcées à la légère, comme les mille riens qui sont l'aliment des causeries, n'entraînaient aucune conséquence. Dans le cas contraire, le grain tombait sur un terrain fertile, et ne tarderait pas à fructifier. Or, ce que voulait Carina, ce n'était pas tourmenter inutilement mademoiselle de Cerfbryant, ou lui prouver qu'elle était maîtresse de son secret : elle voulait charger à ses yeux madame Simon d'une offense que les femmes ne pardonnent pas, et déterminer ainsi entre elles une brouille complète et sans retour. Julienne alors, isolée, privée de toute société de son sexe, prendrait inévitablement Val-Rouvray en horreur et quitterait le pays.

Une circonstance que Carina ne pouvait ni connaître ni deviner, communiqua à sa perfidie l'irrésistible puissance de pénétration que la balle chassée du canon d'un pistolet emprunte à la poudre, parce qu'elle obligea, pour ainsi dire, Madeleine à ne pas douter que ce qui lui était dit ne fût la vérité. Quelques temps auparavant, mademoiselle de Cerfbryant avait signifié à M. de Malefroy de ne plus avoir à compter sur la réalisation d'espérances auxquelles dans le principe elle s'était elle-même associée. Son accent ému et résigné, mais ferme, disait assez que ce n'était pas là une rupture banale. Certes, elle avait confiance dans l'amour de M. de Malefroy, et elle était convaincue qu'elle ne serait pas oubliée du jour au lendemain ; cependant, qu'y avait-il de surprenant à ce que ce jeune

homme éconduit par une déclaration qui ne souffrait pas de réplique, demandât à une autre ce qu'elle lui refusait ? En quoi cela motivait-il de sa part une rancune contre madame Simon ? Ne lui avait-elle pas rendu sa liberté pleine et entière ? Hélas ! jusqu'où va moralement la sincérité des plus loyales dans ces sortes de restitutions ? C'est ce que de plus habiles apprécieront. Toujours est-il que, sans analyser le sentiment d'hostilité auquel elle cédait, Madeleine, l'âme froissée, ne pouvant ni ne devant se plaindre, s'était repliée sur elle-même, souffrant d'une douleur poignante dont elle épuisait dans la solitude l'âcre torture.

Miss Mudlett n'avait pas prévu le cas, on ne s'avise jamais de tout, où la tendresse de Julienne irait, avec la ténacité de l'amitié confiante, fouiller dans les plus secrets replis de l'âme de Madeleine, y découvrirait le brandon de discorde et l'éteindrait sous son pied mignon. Elle ne supposait pas leur liaison assez intime pour autoriser cette inquisition familière. Le triomphe de madame Simon démasqua la félonie de l'institutrice sans l'établir d'une manière assez évidente pour qu'on pût lui en vouloir beaucoup. Après tout, qu'avait-elle fait autre chose que colporter un bruit comme il en circule tous les jours dans le monde sur les femmes les plus honnêtes ? Rien ne prouvait qu'elle eût agi ainsi par méchanceté pure, avec l'intention arrêtée de nuire. Madame Simon, pas plus que Madeleine, n'avait l'acuité d'esprit nécessaire pour démêler son véritable mobile, très-bien caché d'ailleurs. Elle ne vit là qu'une raison de suivre mieux à l'avenir le conseil de ses pressentiments, qui dès l'abord l'avaient prévenue contre Carina. Elle se promet d'être sur ses gardes et de ne plus se livrer avec elle. Quant à chercher entre cette calomnie et celle relative à M. de Berlerault un rapport quelconque, c'est ce dont elle n'eut même pas la pensée. Il y en avait un très-étroit pourtant qu'elle devait apercevoir plus tard.

Ce que Julienne eut à déployer de finesse et de persévérance pour obtenir ce premier aveu est impossible à exprimer. Mais le plus difficile était fait, le reste fut relativement aisé. Ce n'était pas que la pauvre Madeleine fût dissimulée ; elle était au contraire bonne et confiante comme personne. Seulement elle avait cette réserve digne et fière, développée à outrance dans quelques caractères, et qui est pour eux une sauvegarde, une arme défensive à la manière de la carapace dont la nature a enveloppé le corps mou des mollusques. On prend souvent pour de l'indifférence cette réserve passive, tandis qu'il y a derrière un immense besoin d'affections. N'est-ce pas une admirable prévoyance du créateur que cette cuirasse invisible qui abrite les organisations timides ?

Il n'en est pas de plus droites et de plus loyales, partant de la confiance desquelles il soit plus facile d'abuser ; elles-mêmes se savent incapables de se défendre. Trop candides pour connaître le mal et pour apprendre à se cacher sous le mensonge, elles se voilent de leur profondeur, comme les eaux les plus limpides, dont le cristal, à mesure qu'il s'épaissit, perd de sa transparence. Elles opposent à qui tente de les pénétrer une force d'inertie qui rebute les amitiés superficielles et encourage les autres en les excitant. Toute jouissance est ici-bas la récompense d'un effort : pour éteindre sa soif dans le lait parfumé du fruit du cocotier, il faut briser le noyau qui le contient ; le diamant ne brille que lorsqu'il est extrait de sa cangue ; l'affection d'une âme timide et aimante est à qui la conquiert.

Ainsi, la déloyauté de Carina eut le résultat précisément opposé à celui qu'elle avait cherché. Loin de les désunir, elle resserra le lien qui les attachait l'une à l'autre. Madeleine se confia entièrement à Julienne et lui apprit peu à peu quels tristes mystères dérobaient à tous les regards les vieux murs du château de Cerfbryant.

Dans le pays, on attribuait à cette famille une immense fortune ; en réalité elle était aux trois quarts ruinée. Non pas que ses membres n'eussent plus de quoi subsister, les propriétés représentaient une somme énorme, mais parce qu'ils ne possédaient pas de capitaux. Ils vivaient au jour le jour, le plus souvent des revenus en nature de leurs terres. Enfin, une importante partie de leurs biens, les bois, étaient sur le point de leur échapper. Un procès en revendication, intenté par l'État, se suivait depuis des années ; chacune des parties l'avait successivement plusieurs fois gagné et perdu ; comme les têtes de l'hydre de Lerne, il renaissait toujours. Or, si les Cerfbryant le perdaient définitivement, leur situation devenait très-critique. C'était un souci des plus graves pour Madeleine. Le marquis avait moins d'inquiétudes ; absolument étranger aux affaires, il ne s'en occupait pas et s'était toujours reposé sur ses intendants du soin de les débattre pour lui. Sa fille avait remplacé le dernier, mort riche comme ses prédécesseurs.

La cause de cette ruine était toute naturelle. Les Cerfbryant étaient traditionnellement adorés à Val-Rouvray parce qu'ils donnaient beaucoup. Leurs domaines étaient affermés à des familles qui s'y succédaient de père en fils depuis des temps antérieurs à la révolution de 1789. Les baux remontaient à des époques très-lointaines, à Louis XIV peut-être ; ils n'étaient plus écrits. Il s'y était substitué des usages qu'on respectait comme des contrats

notariés, et on ne tirait que fort peu d'argent des terres. On n'obtenait aisément que d'abondantes redevances en nature, qui assureraient au moins la vie matérielle de tous les jours. Enfin, on n'avait jamais tenu la main à ce que les fermiers payassent. Les maîtres étaient toujours disposés à écouter leurs doléances, et leur remettaient quittance à la première démarche appuyée de quelques larmes. Bien mieux, ils venaient souvent à l'aide de tenanciers qui les trompaient sans vergogne. Pillés, de plus, effrontément par leurs intendants, dont aucun d'eux ne s'était jamais avisé de contrôler la gestion, les Cerfbryant avaient toujours aimé la vie large, sans luxe personnel, mais grande et tout extérieure. Ils avaient table ouverte, des meutes, des chevaux, une livrée nombreuse, ce train somptueux des anciens gentils-hommes terriers, plus onéreux que le confortable étriqué de nos jours.

Le marquis actuel ne mentait pas à sa race ; quand il avait en poche quelques louis, ce n'était pas pour longtemps. Il était amateur forcené de chasse, ne savait ni ne voulait compter, et son administration étourdie avait glorieusement continué la tradition de ses ancêtres. C'était un homme aux principes religieux et politiques excessifs, d'un caractère entier et sévère, en qui la plus légère observation, sous laquelle son orgueil jaloux apercevait immédiatement une remontrance, faisait jaillir une irritabilité voisine de la colère qui était un vice de famille. Qu'on le dépouillât sous ses yeux, peu lui importait, relever ces vétilles eût été manquer à la générosité prodigue des Cerfbryant. Et pour rien au monde il n'eût consenti à modifier son genre de vie, qui avait été celui de son père et qui était très-favorable à sa santé. Ce superbe vieillard, gros, robuste et alerte, à la figure émerillonée, aux traits rudes, aux cheveux épais, entièrement blancs et coupés en brosse, à la moustache fièrement retroussée, était rompu à toutes les fatigues. Droit et ferme comme un chêne de ses forêts, il supportait sept ou huit heures de cheval. De fortes bottes à l'écuyère, une culotte de peau, un surtout à capuchon pour les matinées d'automne, avec du linge de toile grossière, lui suffisaient parfaitement. Il se souciait de l'élégance et des raffinements de toilette comme d'un lièvre forcé ; mais il mangeait beaucoup et buvait sec. Le seul luxe auquel il attachât du prix était d'avoir un équipage de chasse dont on citait la beauté exceptionnelle, et de traiter les veneurs à dix lieues à la ronde. Il n'était pas homme à souffrir qu'on lui parlât d'économies, même sa fille.

Lorsque Madeleine obtint, sur sa demande formelle et après d'orageuses discussions, de succéder à l'intendant défunt, le mal,

déjà énorme, empirait tous les jours. Elle avait tenté, avec un courage digne d'un meilleur sort, d'opérer des réformes, d'arrêter le désordre, de porter la lumière dans ces ténèbres. Au bout de deux mois, débordée de toutes parts, elle reconnaissait son impuissance. Par des prodiges de diplomatie, elle avait poussé quelques fermiers à se libérer ; son père, de son côté, s'empressait d'accorder des remises à tous ceux qui, effrayés de l'énergie de la jeune fille, venaient pleurer autour de lui. Elle lutta néanmoins sans se décourager.

Parmi les chasseurs qui composaient la nombreuse société du marquis se trouvaient M. de Malefroy, qui était le plus assidu et le plus avancé dans les bonnes grâces de M. de Cerfbryant. Madeleine et lui s'étaient aimés, et, avant de s'être avoué leur attachement, comptaient déjà l'un sur l'autre. Ce jeune homme était bien né et d'excellente éducation ; Madeleine, très raisonnable et très-sensée, crut pouvoir agréer sa recherche. Lui, dans la prévision d'une union que tous les deux désiraient à un degré égal, et trop familier dans le château pour ne pas deviner la gêne secrète de ce grand luxe extérieur, mit bien des fois sa bourse à la disposition de mademoiselle de Cerfbryant, qui refusa longtemps. Enfin elle céda à l'insistance pleine de délicatesse de M. de Malefroy, car il n'avait en vue que d'épargner à M. de Cerfbryant des privations dont celui-ci ne se serait pas consolé ; le marquis d'ailleurs ignorerait toujours la provenance de cet argent, et, avec son caractère, la certitude était d'avance démontrée qu'il ne s'en inquiéterait jamais.

Le mariage de Madeleine semblait à l'abri de toute éventualité fâcheuse ; cependant, lorsqu'elle sonda son père, avant de permettre à M. de Malefroy de faire aucune démarche, le marquis refusa net son consentement. Il ne voulait pas se séparer de sa fille ; elle était, au surplus, trop jeune et d'une santé trop délicate. Ces prétextes, formulés péniblement, n'avaient rien de sérieux. Madeleine pressentit les véritables, dont son père ne dit rien, à quelques mots qui lui échappèrent de ci de là. Il rejetait péremptoirement toute idée de mariage parce qu'en établissant sa fille il aurait fallu rendre des comptes de tutelle et lui remettre la dot de sa mère, qui avait été considérable et n'existait plus. Il est vrai que ces considérations pécuniaires étaient nulles pour M. de Malefroy ; l'amour profond qu'il avait voué à mademoiselle de Cerfbryant, sa situation à lui, son honorabilité, la noblesse de ses sentiments, étaient des garanties sûres qu'il ne susciterait jamais à son beau-père, sous ce rapport, l'ombre même d'une contrariété. Malheureusement le marquis avait trop d'orgueil pour s'accommoder d'un semblable

compromis, fût-il tacite ; il préférait fermer l'oreille aux demandes matrimoniales, et il ne s'inquiétait pas si sa fille en souffrait ou non.

Madeleine le connaissait et savait qu'elle ne parviendrait jamais à lui faire changer d'opinion ; lui résister n'entra pas même dans sa pensée, elle se résigna donc à abandonner des projets imprudemment formés. Elle remplit ses devoirs de fille soumise avec beaucoup de dignité, et ce fût résolument qu'elle exigea de M. de Malefroy le sacrifice qu'elle accomplissait elle-même ; puis elle s'enferma à Cerfbryant et n'en bougea plus. L'héroïque jeune fille, sentant combien les avances d'argent, minimes du reste, qu'elle avait acceptées de celui qu'elle considérait comme son fiancé rendaient fausses, pour l'un comme pour l'autre, la situation résultant d'une rupture, fit des miracles et opéra des remboursements partiels que M. de Malefroy recevait le cœur navré. Il savait ce que ces à-comptes coûtaient à Madeleine. Hélas ! Comment les refuser ? Il l'avait voulu d'abord et n'avait pas osé, car il était facile de voir que ce procédé blesserait profondément la pauvre enfant. Depuis son congé il n'allait presque plus au château ; mais il rôdait souvent aux alentours du parc, espérant du hasard, ce dieu des amoureux, une rencontre ou une apparition qu'il ne lui accordait pas.

Julienne tomba dans les bras de Madeleine quand elle sut tout, et son admiration, son amitié chaude et enthousiaste, se traduisaient en baisers et en larmes. La conduite de mademoiselle de Cerfbryant était en effet de celles qui commandent le plus le respect et l'attendrissement ; tant un sacrifice qui n'attend sa récompense que de la satisfaction intérieure, et qui ne peut avoir de témoins, nous paraît au-dessus de notre nature.

Il est sûrement superflu d'ajouter que Julienne s'appliqua à consoler son amie. Elle fit plus. Afin d'effacer jusqu'à la moindre trace de la calomnie de Carina autant que pour prouver à Madeleine l'étendue de son affection, elle lui promit dans un élan de zèle irréfléchi de joindre ses efforts aux siens et de travailler activement à son mariage. Plus tard si elle ne se repentit pas précisément de s'être ainsi engagée, elle reconnut que son enthousiasme l'avait emportée un peu loin, car elle ne savait absolument comment s'y prendre pour amener M. de Cerfbryant à changer d'idée. En outre, s'occuper d'un mariage, elle qui, après l'expérience qui lui était personnelle, ne croyait pouvoir engager aucune femme d'en essayer, était absolument contraire à la logique et à la doctrine qu'elle professait. Mais, on l'a dit bien des fois, il n'y a que contradictions dans le cœur humain !

X

MANŒUVRES.

Les difficultés de l'entreprise dont s'était chargée madame Simon s'accroissaient encore de la nécessité de ne pas perdre de temps. Hors d'une solution prompte pas de salut. Elle le sentait moins à l'examen des inextricables difficultés contre lesquelles se débattait Madeleine, qu'à la vue de son dépérissement évident. Elle n'en avait jamais été autant frappée que depuis qu'en sachant la cause, elle en pouvait suivre la marche et présager les résultats. Cette organisation de sensitive était incapable de résister longtemps à la douleur qui la minait sourdement. Si on ne remédiait au mal, elle mourrait sans se plaindre et sans accuser personne, exhalant son dernier souffle à travers le sourire mélancolique et doux qui lui était particulier.

Saisir directement M. de Cerfbryant de la question l'eût embrouillée encore, au lieu de la résoudre. D'ailleurs le marquis, tout gentilhomme de la vieille roche qu'il fût, malgré son extrême galanterie, et ces formes de politesse imprégnées de ce parfum, aujourd'hui perdu, de l'ancienne urbanité française, souffrirait-il que personne, fût-ce une femme jeune et belle comme Julienne, s'immiscât dans ses affaires de famille ? N'était-il pas à craindre qu'il ne fermât la bouche à l'imprudente par quelqu'un de ces mots hautains, secs et scrupuleusement polis qui traversent de part en part, comme l'épingle de l'entomologiste le corps de l'insecte qu'il fixe dans sa collection, et interdisent toute résistance ? Lui parler de la santé de Madeleine n'eût avancé à rien, parce que ce vieillard égoïste et personnel, qui n'était jamais malade, ne croirait point que sa fille se mourût d'amour. Il n'est qu'un âge dans la vie où l'on comprend l'influence de ce sentiment, c'est celui où on l'éprouve. Plus tard, l'expérience et le scepticisme, qui en est souvent le fruit, faussent le jugement : on a oublié qu'on a été jeune. Donc, il y avait urgence et nécessité de secourir à des voies détournées.

L'esprit des femmes ne se plie pas en générale à la logique. Il y supplée par une pénétration et une finesse qui valent mieux dans bien des cas. Par elles, Julienne toucha immédiatement la véritable pierre d'achoppement, que Madeleine avait à peine indiquée : le marquis serait intraitable tant qu'il n'aurait pas la possibilité de doter sa fille. Comment lui en faciliter les moyens ? Tout était

là. Ce fut alors que, la tête pleine de M. de Cerfbryant et de M. de Malefroy, madame Simon se rappela la conversation politique tenue en sa présence, peu de temps auparavant, par le baron de Couturier, et qu'elle n'avait pas écoutée. Elle n'en avait retenu que le violent désir du député de remplacer au conseil général le marquis de Cerfbryant par M. de Malefroy. C'était assez pour qu'il s'intéressât à l'œuvre que poursuivait Julienne, quoique à un tout autre titre. Un siège au conseil général équivalait bien à une dot, et la retraite du marquis, cédant sa place à son gendre, était toute naturelle. Il y avait là le germe d'une combinaison qui, convenablement mûrie, donnait satisfaction aux divers intérêts engagés, et de plus à l'ambition de M. de Couturier. Puisque ce dernier participait aux avantages à retirer de son emploi, il n'était que juste qu'il aidât à la faire réussir. C'est ainsi que la jeune femme se décida à consulter le baron, qui était homme de bon conseil.

G. DE PARSEVAL-DESCHÊNES.

(A Continuer.)

BIBLIOGRAPHIE.

La Vallée de la Mantawa. Récit de Voyage par J.-R. Montréal, Typographie le *Nouveau-Monde*, No. 27, Rue St. Vincent, 1869.

Tel est le titre donné à une série d'articles publiés dans le *Nouveau-Monde*, et que l'auteur a réunis en une élégante brochure de près de deux cents pages.

Dans la courte préface dont il fait précéder cette relation, M. J.-R. écrit entr'autres choses : " Le but principal du voyage était de se renseigner sur la nature des territoires inexplorés, qui se trouvent au delà des Laurentides.....

.....Le lecteur qui achètera ce récit de voyage, dans l'espoir d'y trouver quelque terrible aventure, fera bien de redemander son argent."

A notre tour nous dirons : le lecteur, qui, dans cet ouvrage, cherchera exclusivement des révélations scientifiques sur la conformation géographique, sur les conditions géologiques ou les richesses minéralogiques de la région parcourue dans cette excursion, fera bien, pour échapper à une déception, de ne pas tirer son argent de sa bourse. Ce n'est pas pour le spécialiste que ce livre a été écrit. Mais ceux qui veulent avoir une idée générale des travaux de colonisation, accomplis dans la Vallée de la Mantawa, sous l'effort individuel et par l'énergie de pionniers tels que les Brassard et les Provost, ceux qui désirent se rendre compte du résultat des sacrifices opérés pour le succès de cette entreprise et quel avenir attend les conquérants pacifiques de ce territoire important, seront amplement satisfaits par la lecture qu'ils feront de ce récit de voyage.

Au milieu de cette foule d'incidents, de traits de mœurs, de gaies anecdotes, dont l'auteur a su colorer son récit, le lecteur, tenu continuellement en haleine, ne perd cependant pas de vue la pensée pratique qui dirige les excursionnistes et les avantages qui devront découler de cette étude du territoire faite, sur les lieux mêmes, par les personnages officiels qui faisaient partie de cette expédition.

La tournure fantaisiste que l'auteur a adoptée pour son récit, peut ne pas plaire à tout le monde. Il y a des estomacs délicats qui s'accommoderaient

mal des copieux diners au lard mangé sous le pouce, que l'on fait sur les bords de la Mantawa après une marche forcée à travers les bois. Mais il y a là matière de *capacité*... et de goût. Et nous ne chicanerons pas plus J.-R. d'aimer les repas pantagruéliques du *Père Aubin*, que nous ne féliciterons d'autres, de leur admiration pour les saucissons de Ste. Beuve et de leur respect pour les autographes fournis par son secrétaire.

Il n'y a pas un lecteur de ce récit qui ne s'éprenne d'intérêt pour les personnages que l'auteur met en scène. Leprohon, le ci-devant citadin, devenu le Jean Rivard des établissements du Nord, le fermier Ayotte et sa brave femme, Pigeon l'intrépide et le bonhomme Aubin, le Baron Brisse de la Mantawa et combien d'autres ?

Nous ne croyons pas qu'il était possible de mieux populariser la cause de l'établissement de ce territoire que ne l'a fait J.-R. par son livre.

Nous ne voudrions certainement pas dire que ce travail est parfait en tout point, mais tel qu'il est, il fera son chemin dans la faveur publique. Et pour nous servir de quelques expressions tirées du vocabulaire polyglotte de Pigeon,—il a assez de *tough* pour passer *slick* le *raidillon* de la critique.

ALPH. DESJARDINS.

The Year Book and Almanac of Canada for 1867, 1868, 1869, and 1870, being an annual statistical abstract for the Dominion and a record of legislation and of public men in British North America. By Arthur Harvey. F. S. S. Ottawa. John Lowe & Co., Publishers, Montreal.

Voilà un volume qui ferait le désespoir d'un lecteur en quête d'émotions. Car, nous le défions d'en trouver dans ces centaines de pages au caractère fin, à l'encolure grave, hérissées de noms et de chiffres, entrelardées d'explications pleines de sobriété. Evidemment, ce n'est pas pour lui que M. Harvey a compulsé cette foule de renseignements précieux éparpillés dans les livres bleus, les documents de commerce, les publications des spécialistes et autres.

Non, cet ouvrage ne trouverait pas grâce auprès du lecteur frivole. Mais il devra se trouver entre les mains de l'homme public, du législateur, du financier, du négociant et sur les tablettes du journaliste. Voué par état à écrire doctement (?) sur les sujets les plus divers, l'ouvrier de la pensée y trouvera tout un arsenal d'informations, des bataillons entiers de chiffres qu'il pourra faire manœuvrer habilement en lui servant d'emporte-pièce. Car, il appert que la science de la statistique a fait de tels progrès qu'il est possible aux économistes un peu subtils, de manier assez souplesment les chiffres, pour leur faire prouver des choses aussi dissemblables que le pôle et l'équateur.

Mais revenons au *Year Book* de M. Arthur Harvey. A preuve que cette compilation est grandement utile à consulter, c'est qu'elle s'étend à tout ce qui intéresse les quatre provinces fédérales. Ses données embrassent la constitution, la législation, l'administration, la judicature, le tarif, le service postal, les terres de la couronne, les travaux publics, les importations et exportations, le revenu, les pêcheries, le commerce de bois, les banques de dépôt, d'émission et d'épargnes, la circulation monétaire, les compagnies d'assurance et de télégraphie, les voies ferrées, la navigation, la climatologie, et combien d'autres encore ? A tous ceux qui s'occupent d'études

sérieuses, ce travail sera donc d'un grand avantage, en simplifiant les recherches et en groupant ainsi les renseignements les plus divers, avec toute la précision possible.

M. Harvey a eu le bon esprit de s'entourer d'un certain nombre de collaborateurs qui l'ont aidé à compléter sa tâche, en élaborant des travaux sur des questions d'actualité et d'intérêt public. Ainsi on voit au bas de certains articles les noms de MM. E. A. Meredith, L.L.D., E. C. Barber, J. C. Patterson, Thomas Cross, d'Ottawa et M. J. T. Kingston, de Toronto, qu'il serait injuste de ne pas mentionner.

Le *Year Book* paraît depuis 1867, et il s'est constamment amélioré ; il n'a pas moins cette année par exemple de deux cents pages, petit texte, et ses éditeurs ont eu l'heureuse idée de réunir en un volume la brochure annuelle qu'ils publient sous la direction de M. Harvey. Cela est d'une grande facilité pour établir des termes de comparaison entre ce qui existait les années précédentes et l'état ultérieur de choses.

En Angleterre, il se publie depuis longtemps un *Year Book* extrêmement complet, dont les renseignements sont puisés aux meilleures sources et qui a un immense débit ; souhaitons à M. Harvey cette perfection dans ses publications annuelles et un encouragement libéral pour tout ce travail infini. Ajoutons que ses talents de statisticien ne sont pas mis en évidence pour la première fois. Ils lui ont déjà valu de remporter la palme dans un concours d'économie politique sur la question du traité de réciprocité, et ils ont fixé tout récemment l'attention d'hommes compétents, qui lui ont commis le poste responsable de gérant de la Compagnie d'Assurance Provinciale.

JOSEPH TASSÉ.

History of the Settlement of Upper Canada, with special reference to the Bay Quinte by M. Canniff ; 670 pages, Toronto, Dudley & Burns, 1869.

Il s'en faut de beaucoup que l'histoire du Haut-Canada nous soit connue !

Dans cette même *Revue Canadienne*, notre courageux M. Royal disait, l'autre jour, que nous ignorons et l'histoire des provinces du golfe, comme l'on convient d'appeler le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse, et les annales des Etats-Unis. Cette vérité est une vérité. Rien de moins raisonnable que la négligence des Canadiens-français en général à s'instruire des faits et gestes de leurs compatriotes ou de leurs voisins, en cela nous sommes restés tout-à-fait français. Nos hommes d'état, nos publicistes, notre clergé aussi probablement s'occupent assez d'études de cette espèce, mais la masse des lecteurs n'y songe jamais d'une manière efficace. Et, pourtant, les populations parlant la langue anglaise dominent en Canada, dominent en Amérique, dominant dans le grand mouvement colonisateur du globe terrestre ! Pourquoi donc omettre l'étude de ce qui les concerne, surtout chez nous ?

C'est bien assez qu'en arrivant à Paris ou à Londres les habitants de la province de Québec soient pris pour des faubouriens de New-York ou de la Nouvelle-Orléans. N'oublions pas que la plupart d'entre eux seraient fort embarrassés de parler pertinemment du Haut-Canada ou des pays qui forment le littoral de la mer dans les limites de la Confédération canadienne. Tout ouvrage qui peut fournir des renseignements là-dessus doit nécessairement nous être signalé.

C'est de la guerre de l'indépendance des Etats-Unis que date l'établis-

ment des principaux groupes de colons du Haut-Canada. Le mécontentement produit dans les treize provinces par la conduite égoïste et aveugle du Parlement d'Angleterre causa d'abord une vive agitation des esprits, qui se transforma, au bout de quelques années en une révolte ouverte, à la grande surprise de tout le monde, et des révoltés surtout. Il s'agissait au fond de réclamer de la mère-patrie des libertés commerciales consacrées aujourd'hui par le bon-sens et l'usage, mais que l'on refusait alors aux colonies d'Amérique. Des questions de tarif firent naître la guerre qui sépara les Etats-Unis du gouvernement anglais, comme d'autres questions de tarif suscitèrent en 1861 la guerre de la sécession au Sud.

Les signataires de l'acte d'indépendance des treize Etats étaient au nombre de cinquante-six, dont quatorze pratiquaient la contrebande. Les cinquante-six se composaient de vingt-et-un hommes de lois, dix marchands, quatre médecins, trois cultivateurs, un ministre de l'Evangile, un imprimeur, dix personnes ayant de la fortune, et cinq de professions inconnues. Ils étaient nés : dans le Massachusetts neuf, la Virginie sept, le Maryland six, le Connecticut cinq, le New-Jersey quatre, la Pennsylvanie quatre, la Caroline du sud quatre, New-York trois, le Delaware trois, le Rhode-Island deux, le Maine un, en Irlande trois, en Angleterre deux, en Ecosse deux, et dans le pays de Galles un.

De tous les calculs que la sagesse humaine et l'intelligence de la politique peuvent agencer, il n'en est pas qui puissent être plus complètement défaits et pris à rebours par les événements que l'ont été ceux du cabinet de Londres au sujet des colonies de l'Amérique du Nord. Après la chute de Québec, en 1759, la conquête du Canada était indéniable, notre pays passait à la couronne anglaise. Cependant un reste d'inquiétude existait encore dans la tête des hommes d'Etat anglais. Voilà, disaient-ils en parlant des Canadiens, une race que nous avons enfin vaincue après un siècle de combats presque continuels ; dans cette dernière guerre, nous avons autant d'hommes sous nos drapeaux, en Canada, que les Canadiens comptaient d'âmes dans toute leur vaste colonie ; rien ne prouve que nous gardions un pareil pays, tout nous annonce au contraire qu'avant longtemps peut-être il faudra nous en dessaisir, faisons donc en sorte d'en pouvoir garder au moins une parcelle pour arrondir nos possessions voisines.

Le traité de Paris, cette lâcheté de Louis XIV, qui valut aux Canadiens français le bienfait immense d'éviter la révolution française, reconnut donc comme bornant le Canada une ligne aussi resserrée que possible vers l'Est. Douze années après, les Etats *fidèles* se séparèrent de l'Angleterre sans oublier de conserver dans leurs divisions territoriales certaines portions des terres de New-York, du Vermont, du Maine, etc., qui écornent d'autant le Canada, et dont elles font partie géographiquement et historiquement. Les Anglais perdirent les Etats, qu'ils croyaient posséder pour toujours, et gardèrent le Canada qu'ils avaient rétrégi et auquel ils tenaient peu au bout du compte.

Lorsque la guerre de l'indépendance éclata, l'on vit se former un parti que l'histoire reconnaît sous le nom des "United Empire Loyalists," c'est-à-dire les partisans de l'empire britannique, ou, dans notre langue, les loyaux sujets de Sa Majesté. Ce parti, qui semble avoir été composé surtout de militaires et de fonctionnaires anglais, prit de bonne heure la détermination d'émigrer en Canada. Il renfermait assurément nombre d'hommes de mérite, et de nobles cœurs qui préféraient abandonner leur foyer plutôt

que d'y vivre loin du drapeau d'Albion. Telle est l'origine de la colonisation actuelle du Haut-Canada.

Les tentatives faites par les Français pour l'établissement de cette province se résumaient à peu de chose, et cela, faute de secours indispensables, faute de sympathies, en un mot, grâce à la petitesse de cœur du gouvernement de Versailles. Les intrépides pionniers du Bas-Canada s'étaient avancés partout vers l'Ouest et le Sud, marquant les étapes de leurs courses aventureuses par une ligne de forts qui s'étendait de Québec à la Nouvelle-Orléans. Un empire français devait exister en Amérique, les préparatifs en étaient faits, les bases jetées, il ne lui fallait plus que la protection d'un monarque patriotique—ce roi manquait à la France. Le soleil de Louis XIV s'est levé un jour sur notre pays, mais il n'a pas su y fournir sa carrière, il est bien vite redescendu dans l'abîme de l'indifférence et de l'oubli. La race anglo-saxonne a débordé sur les territoires français, elle y a planté des racines, y a poussé des rejetons, a formé une nation qui couvre maintenant les trois quarts de la Nouvelle-France. Aimons qu'on nous le dise, afin de tenir en éveil toutes les forces vives de notre petit peuple, lequel, Dieu merci, ne perd point l'espoir de se maintenir à côté du colosse.

M. Canniff paye aux Canadiens-français un tribut d'éloges auquel nous ne saurions nous montrer indifférents, habitués que nous sommes à lire des livres anglais (et français !) si peu conformes à la vérité historique, ou si dédaigneux de ce qui nous concerne. Un passage que nous traduirons ici montre le sentiment de l'auteur : " Les Canadiens-français ne courent point risque d'être privés d'historiens pour retracer leurs annales. Leurs écrivains ont déjà témoigné du patriotisme, de la valeur et de l'habileté de leur race. Actuellement, des travailleurs sérieux fouillent les vieilles archives et achèveront de nous faire connaître l'histoire du temps de leurs ancêtres. Nous ne faisons pas faute aux Canadiens-français de l'amour si vif qu'ils portent à leur langue, à leurs lois, à leur religion et à leurs institutions généralement ; ce sont les signes caractéristiques d'une race à l'esprit élevé. Comme Canadien dans le sens patriotique du mot, nous nous réjouissons de nous trouver à travailler de concert avec un peuple aussi dévoué, à former les bases de la Confédération Canadienne."

Rien d'étonnant malgré cela, si M. Canniff prédit la disparition de l'élément français dans une fusion de races qui réunirait deux des plus nobles sangs de la grande famille humaine : c'est l'opinion de presque tous les anglais, il faut la leur laisser, attendu qu'elle est à peu près inoffensive et qu'elle ne sera point dangereuse tant que nous comprendrons assez nos propres droits pour savoir les défendre.

Nous ne connaissons pas M. Canniff, mais il nous semble qu'il n'entend pas la langue française, ce qui fait qu'imitant la plupart de ses compatriotes, il a laissé imprimé dans son livre des noms français affreusement orthographiés. Ne serait-il pas possible ordinairement, de confier à un ami versé dans ces études les épreuves des ouvrages qui renferment des noms, des citations ou des traductions de français ? Le premier venu entre nous aurait corrigé, par exemple le " Conte de Frontenac," répété ainsi plusieurs fois, et même aurait trouvé moyen de traduire " Kannata " autrement que par " love of cabins." Kannata signifie " amas de cabanes " et non pas " amour de cabanes."

Jusqu'à la fin du siècle, le Haut-Canada ne reçut presque aucune immigration des îles britanniques, il resta pour ainsi dire au pouvoir des U. E.

Loyalists. C'est alors que naquit parmi ceux-ci la faction appelée le *Family Compact*, dont l'influence se faisait sentir encore tout dernièrement. Les fondateurs de ce parti ambitionnaient la possession des meilleures terres de la province et le contrôle des affaires publiques. Grâce aux circonstances, et aussi à l'habileté qu'ils surent déployer, leur projet se réalisa passablement bien. L'histoire politique n'est pas muette à cet égard.

Lorsqu'arrivèrent les immigrants d'outre-mer, la colonisation prit un élan définitif et nous l'avons vu accomplir des progrès extraordinaires dans cette province, maintenant la plus peuplée de la Confédération. Comme le Bas-Canada était resté jusqu'en 1841 séparé politiquement du Haut, il nous était très-peu connu. Le premier parlement de l'union entraîna nos hommes publics de ce côté et ils s'étonnèrent de la beauté du climat, de la fertilité du sol et de la science agricole de ses habitants. M. Etienne Parent est le premier qui engagea nos co-provinciaux à ne point demander d'établir le chiffre des représentants du peuple d'après celui de la population. " Nous sommes aujourd'hui les plus nombreux, dit-il, mais voyez donc ce qui nous entoure en Haut-Canada, tout ne nous prouve-t-il pas qu'avant longtemps ce pays sera couvert d'une population qui l'emporterait finalement sur la nôtre par le nombre de ses députés ? " Ce qui avait été ainsi prédit arriva, et nous pûmes alors nous retrancher derrière le fait de notre modération d'autrefois pour repousser les tentatives d'une province devenue en quinze ans plus peuplée que la nôtre et plus exigeante.

La *Bibliotheca Canadensis* de Morgan nous apprend que l'auteur du *Settlement of Upper-Canada* est né à Belleville et qu'il a pris ses degrés comme médecin dans cinq ou six institutions renommées du Canada et des pays étrangers ; il a écrit sur la chirurgie un volume, et quelques opuscules. Son dernier ouvrage lui vaudra certainement une place honorable dans l'estime de ses compatriotes vu qu'il a été le premier, croyons-nous, à recueillir et à publier autant de notes touchant l'histoire de la colonisation de sa province. Le livre nous paraît excellent comme renseignement historique, et quant au style, nous nous en rapportons à des juges plus accrédités qui l'ont déclaré digne d'éloge. L'espace ne nous permet pas de l'examiner en détail, mais le public le lira et il pourra en tirer profit. Les pionniers du Haut-Canada, les difficultés des premiers établissements, les missions religieuses, les événements politiques locaux, la fondation de la presse, les parlements, l'extension du commerce et de la navigation, tout nous passe pour ainsi dire sous les yeux et devient intéressant pour des Canadiens.

Terminons par un trait que l'histoire n'a peut-être point consigné. Il nous revient à la mémoire en lisant dans le *Settlement of Upper-Canada* que vers le commencement de ce siècle les livres étaient d'une rareté extrême en Haut-Canada. Garneau nous apprend que, dans sa jeunesse, l'on copiait à la plume les ouvrages qui nous arrivaient de France par des occasions uniques, ou qui étaient restés dans le pays après la conquête.

L'on devine bien qu'en cet état les écrits traitant du fonctionnement de la machine constitutionnelle anglaise devaient être excessivement rares chez nous, lorsqu'en 1791, il plut à M. Pitt de nous gratifier d'une constitution politique modelée, disait-on, sur celle de l'Angleterre. A ce nom seul toutes les espérances se réveillaient ; avoir les privilèges et les libertés politiques que ce titre de constitution anglaise impliquait, c'était un bonheur inespéré, *too good to be true*. Enfin la première session du premier parlement eut lieu, et l'on fut étonné du peu de latitude qu'offrait le nouveau régime. Un

souçon se répandit. Ayons un livre qui traite de cette matière, disaient les députés. Après beaucoup de négociations l'on s'en procura un, un unique exemplaire de nous ne savons plus quel auteur. Alors, comme il n'y avait ni télégraphe, ni bateaux à vapeur, ni même de service postal commode, deux ou trois députés se mirent en marche pour visiter à domicile chacun de leurs collègues. Arrivés chez l'un d'eux, ils se mettaient à commenter le livre merveilleux, à en extraire des notes, à les comparer avec ce qui se passait dans notre jeune parlement, et quand la leçon était finie, en route l'autour du comté voisin, et ainsi de suite par toute la province. Une tempête parlementaire sortit de là, le semblant de constitution octroyé par M. Pitt fut battu en brèche—on sait le reste.

BENJAMIN SULTE.

Le Canada, par A. Froust de Fontpertuis. Paris. Joseph Albanet, libraire, 1867. 264 pages.

Ce livre n'a pas fait bruit. N'ayant rien de bien remarquable ou saillant, n'éveillant l'intérêt ni par la perfection, l'originalité du fond ou l'éclat du style, ne consignait aucuns faits nouveaux de notre histoire, il n'est pas de nature à mettre son auteur beaucoup en relief. Rien de surprenant alors si ce nouveau travail d'une plume française sur les annales du Canada a encore à peine été signalé.

M. Froust de Fontpertuis n'avait qu'une connaissance assez superficielle des faits qu'il a entrepris d'exposer. Il ne s'y était pas préparé par les laborieuses études et les recherches multiples, qui ont si bien accredité, par exemple, les ouvrages de Dussieux ou de Rameau. Les noms de nos premiers historiens, Garneau, Ferland ou Faillon, lui semblent même complètement étrangers: il ne leur fait pas l'honneur de les citer. Toutefois, il serait injuste de lui attacher la même déconsidération qu'à cette production, éditée récemment dans une ville de France, et parlant du Canada tout comme si les mobiles wigwams de Stadaconé ou d'Hochelaga n'avaient pas été pour toujours emportés sous le souffle puissant de la civilisation.

L'auteur a puisé ses matériaux en grande partie dans l'*Histoire des Etats-Unis* par Bancroft, l'*Histoire de la Nouvelle France* du P. Charlevoix, quelques lettres de missionnaires et autres relations. Il avoue du reste qu'il s'est appuyé principalement pour écrire sur l'autorité du célèbre historien américain, qu'il ne suit pas pourtant à l'aveugle. "L'histoire des établissements français, dit-il, se trouve naturellement mêlée, mais par fragments et comme perdue dans le vaste plan de l'œuvre américaine. J'ai pensé qu'il y aurait utilité à réunir ces fragments épars, et tout en évitant un simple travail de traduction, j'ai pris dans M. Bancroft les éléments même de mon récit. Puissé-je ne pas avoir trop affaibli l'autorité du témoignage éclatant qu'il porte de l'héroïsme religieux et militaire des colons de la Nouvelle France! Puisse ce petit livre faire revivre le souvenir des enfants de la France qui, pour la patrie et la foi catholique, ont versé leur sang au Canada, sur les bords du St. Laurent et dans la vallée du Mississipi!"

M. de Fontpertuis s'est attaché à atteindre ce but. Il a encadré dans son récit plus d'une belle page peignant ou l'incroyable dévouement de nos missionnaires, ou le courage héroïque de nos soldats, défendant au prix de

leur sang, la colonie de Champlain sans cesse agitée par les orages de la guerre. Tout en regrettant que ce livre soit aussi incomplet, nous croyons qu'il pourrait donner au lecteur français une idée, sinon approfondie, assez juste du moins, de cette partie historique et rayonnante de gloire, qui précède la conquête.

Il termine par quelques notes sur les institutions du Canada durant le régime français et en exprimant une opinion, dont une école politique du pays entrevoit et appelle de tous ses vœux la réalisation prochaine : " Notre ancienne colonie est à jamais perdue pour nous sans doute, mais il est permis de croire aussi qu'un jour ou l'autre elle échappera à la domination anglaise. "

JOSEPH TASSÉ.

Mémoire sur la question de fusion des sociétés littéraires et scientifiques de Montréal par F. X. A. Trudel, ancien président de l'Union Catholique et du Cercle Littéraire. Montréal. Des presses à vapeur de *La Minerve*, pp. 32.

Ce mémoire est un plaidoyer vigoureusement écrit en faveur de la fusion des sociétés littéraires et scientifiques de Montréal. L'auteur déplore l'état de décadence où sont arrivées la plupart de nos institutions, dont les commencements ont été si riches de promesses et qui ont imprimé, dans une grande mesure, le mouvement littéraire auquel notre jeunesse s'est associée il y a quelques années avec une si remarquable ardeur.

Il désire que, pour les faire revivre de leur ancien éclat, elles s'amalgament ensemble, combinent leurs forces, se dépouillent de leur caractère sectionnel et mettent terme enfin à ce système de division qui a contribué au dépérissement des unes et à l'extinction des autres.

M. Trudel, qui peut dire de nos associations littéraires : *quorum pars magna fui*, fait un tableau rien moins que brillant de l'état actuel de choses, et tout lecteur de son franc exposé ne pourra que reconnaître l'urgence d'un prompt et efficace remède.

Sans nous prononcer sur le mérite du plan aux larges proportions proposé par M. Trudel, nous dirons toutefois que son travail mérite considération et s'impose à l'examen de tous ceux qui s'intéressent à l'avancement de la jeunesse studieuse et aux progrès des lettres en ce pays.

J.-T.